

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Les mains lues

Querelles de partis littéraires

La portée des événements de Vienne

Dans le van du Vanneur

« Défense de l'Occident »

La chasteté de l'Art chrétien

Les idées et les faits : Italie. — Irlande. — Mexique.

Jean Soulairol

Firmin van den Bosch

Dr Joseph Eberlé

Robert-Hugh Benson

M.-B. Lavaud, O. P.

Th. Bondroit

Les mains lues

La chiromancie est-elle une science ? —

La « chirologie » de Maryse Choisy

I

La main est un paysage. Les doigts semblent s'échapper de la paumè comme des routes vers l'inconnu, vers le vaste univers tout entier qui est l'inépuisable objet de notre découverte, si douloureux tour à tour et si charmant. Oui, les doigts partent de la paume et lui ramènent leurs gains ou leurs pertes. Monts de Vénus, de Jupiter, de Saturne, d'Apollon, de Mercure, de Mars et de Lune, plaine de Mars, ligne de vie, ligne de tête, ligne de cœur, lignes secondaires et supplémentaires, traverses amoureuses, grilles, ah! la paume n'est-elle point aussi comme tout un monde? Elle est plus sillonnée que la forêt, de chemins, de sentiers; elle a ses fondrières, ses vallons et ses éminences. Oui, la main, chaque main est un paysage. Et voici la merveille : il n'est personne dont les mains ressemblent tout à fait à celles d'un autre. Chaque individu est signé dans son pouce et dans sa paume. Comment? Pourquoi? Est-ce que toutes ces lignes et tous ces monts ont un sens? Est-ce que l'on peut y planter un poteau indicateur? Mains nues, mains vivantes et frémissantes, domaines secrets et mystérieux, mains, chères mains, vous que je cherche et qui parfois vous joignez aux miennes, serez-vous jamais, pouvez-vous être des mains lues?...

Je pense qu'Eve, ayant longuement, attentivement considéré les mains du premier homme, essaya d'en lire les secrets. Toujours est-il que, du consentement de beaucoup de peuples, depuis les temps les plus lointains, les mains signifient quelque chose. Mais les chiromanciens les ont liées aux astres et ont voulu leur arracher les mystères de l'avenir. L'avenir dévoilé, tout simplement, comme par le ludion, les tables tournantes, le marc de café, les tarots égyptiens et les plus simples jeux de cartes!...

*Non, l'avenir n'est à personne,
Sire, l'avenir est à Dieu.*

Et, bien longtemps avant Hugo, le vieil Horace disait doucement à son imprudente amie :

*Tu ne quaesieris (scire nefas), quem mihi, quem tibi
Finem di dederint, Leuconoe, nec Babylonios
Temptaris numeros...*

La curiosité de la femme est insatiable. Et celle de l'homme. Mais il n'est point jusqu'au sage païen qui n'ait reconnu que la recherche du lendemain nous est interdite et qu'en somme cela vaut mieux : *Ut melius quidquid evit pati!*

Reste-t-il que la science la plus positive peut déchiffrer les traits de nos mains et leur demander, sinon les événements futurs, du moins les événements passés, les signes de notre caractère et de notre tempérament, la géographie — si je puis dire — de notre monde des images et des sentiments? Lisons la *Chirologie* (1) de M^{me} Maryse Choisy. Je pense bien que c'est le premier livre qui soit en vérité scientifique, et d'une manière aussi complète que possible, sur la question qui nous occupe. Œuvre importante, œuvre que je n'hésite point à dire magistrale et qui va nous permettre de répondre.

M^{me} Maryse Choisy nous enseigne avec la meilleure grâce du monde. Nous ne sommes pas à l'école, mais dans un salon. Elle a horreur du féminisme (2). Elle pense — et elle a raison — qu'une société est mal faite, qui oblige une femme à remplir une carrière masculine. Elle n'est pas moins lettrée, comme ces dames des Roches auprès de qui un Estienne Pasquier, un Scévole de Sainte-Marthe, et leurs amis, pouvaient mener leurs conversations de

(1) Un volume. Librairie Félix Alcan, Paris.

(2) Sur l'antiféminisme de M^{me} Maryse Choisy, je ne puis que renvoyer les lecteurs de la *Revue catholique des idées et des faits* à l'excellent article de M^{lle} JEANNE CAPPE, *Une Enquête sur la femme émancipée*, dans le numéro du vendredi 15 juillet 1927, p. 6.

grands humanistes. Elle ferait siens, volontiers, je pense, les vers de Catherine des Roches à sa quenouille :

*J'écris de vos valeurs, quenouille, mon souci,
Ayant dedans la main le fuseau et la plume.*

Les temps ont changé. M^{me} de Sévigné, de nos jours, eût été amenée à prendre, ses grades universitaires. Et Maryse Choisy, je crois, a fait ses études de philosophie à l'Université de Cambridge et pris à Londres son titre de docteur. Il me semble même qu'elle a dû consentir quelque temps à professer Aristote et Spinoza dans l'Inde lointaine, à Bénarès, où elle court surtout, soyez-en sûrs, pour faire plus ample connaissance avec les sages des *Upamishads* et de la *Baghavat Gita*... Elle a des yeux d'Orient dignes de recevoir toute la lumière orientale. Mais elle unit toutes ces cultures avec la plus simple et la plus aimable gentillesse française. Elle nous donne le délicat plaisir de nous instruire avec une jeune femme qui ne croit pas que la science l'oblige à dépourvoir son charme. Et les citations les plus exquises de Lucrèce et des *Tusculanes*, elle nous les fait en souriant.

Ainsi, la *Chirologie* n'est pas une série de leçons, mais une suite de causeries. J'ai dit que cette œuvre est magistrale et je ne m'en dédis pas : j'ajoute seulement qu'elle est aussi agréable qu'utile.

Sur la Chiromancie, M^{me} Maryse Choisy s'est exprimée sans ambages. Non plus qu'Horace, non plus que Hugo, elle ne croit que nous puissions trouver des certitudes sur l'avenir. Nie-t-elle pour autant l'astrologie? Elle s'en garde. Elle est trop bonne philosophe pour ne point penser, avec Shakespeare, qu'il y a plus de choses au ciel et sur la terre que n'en peut contenir toute notre philosophie ou, avec Moréas, qu'

*Il faut que l'homme sache
Que, malgré la raison, sous le ciel étoilé,
Plus d'un secret se cache...*

Sans doute, en astrologie comme en chiromancie, elles se refuseraient à voir un plan de vie « dessiné ligne à ligne », comme prétendait Verlaine au seuil des *Poèmes saturniens*. Mais je ne vois point pourquoi il n'y aurait pas une action des mondes sur notre planète, et sur chacun de nous, pareille à l'action de la lune sur les marées. M^{me} Maryse Choisy note fort bien, à ce sujet, que la lune peut aussi influencer sur les liquides du corps humain et sur les sécrétions internes. Je me rappelle une conférence curieuse de l'abbé Moreux où il soutenait d'une manière très précise que l'irritabilité des individus et des nations mêmes est sensible aux variations des tâches solaires : et son exemple était tragique, puisqu'il portait sur la guerre de 1914. Enfin un philosophe que l'on ne saurait dire un mécréant affirmait, en plein Moyen-âge, sans crainte de passer pour un sorcier, que nos humeurs et nos goûts dépendent grandement des astres : j'ai nommé saint Thomas d'Aquin, fidèle disciple en cela d'Albert le Grand. Et les vieux vers du pauvre Lélian me reviennent encore à la mémoire :

*Les Sages d'autrefois qui valaient bien ceux-ci
Cruent, et c'est un point encor mal éclairci,
Lire au ciel les bonheurs ainsi que les désastres,
Et que chaque âme était liée à l'un des astres...*

Je pense que Maryse Choisy lui répondrait volontiers par sa devise, *forsitan* : Peut-être... Avouerais-je que je la soupçonne d'être un peu sceptique? La métaphysique hindoue, qu'elle connaît aussi bien qu'homme de France, l'enchaîne par ce qu'elle y voit de philosophie spectaculaire et de bovarysme. Et je ne m'étonne point que M. Jules de Gaultier lui ait écrit une préface nuancée, où plus d'une notation psychologique très aiguë voisine avec des vues, sur l'ontologie et la critique de la connaissance, qu'un catholique ne saurait faire siennes. Si j'entreprenais une

discussion religieuse et philosophique avec Maryse Choisy, je voudrais d'abord lui montrer qu'il n'y a point, dans la doctrine catholique, l'anthropomorphisme qu'elle y suppose : aucun autre enseignement religieux, au contraire, ne peut aussi bien concilier l'idée hindoue de l'infini et l'idée grecque de l'achevé... Mais il me faut revenir à la chiromancie (1).

II.

Dans le domaine scientifique, dans le vaste champ de la psychologie objective, M^{me} Maryse Choisy établit une œuvre qui ne peut que s'imposer à l'attention de tous les esprits sincères et appliqués à quelque religion ou à quelque philosophie qu'ils appartiennent, si éloignés qu'ils eussent été jusqu'ici de la lecture des lignes de la main.

Si elle se refuse à relier la chiromancie à l'astrologie, c'est afin de ne point expliquer une chose obscure par une chose plus obscure et pour observer le principe de l'économie des causes.

Il y a un fait : la disposition et les lignes de la main qui varient d'individu à individu. Sur ce fait, un art, une connaissance empiriques se sont greffés. Une expérience millénaire prouve que le sens de ces lignes, leur inclinaison, leur importance, leurs croisements, l'aspect de la paume avec ses creux et ses pleins, la structure des doigts, le grain de la peau (2) correspondent à des réalités psychologiques.

La vieille psychologie scolaire s'est tenue trop longtemps à des divisions arbitraires : l'âme d'un côté, le corps de l'autre, et chaque faculté dans sa petite case. L'introspection, en général, ne nous a guère donné beaucoup plus. Eh! sans doute, à s'examiner soi-même, chacun peut bien éprouver que ses états affectifs et intellectuels s'entreprennent et que ses idées mêmes ou ses lectures ont leur retentissement sur son corps.

Mais, outre, comme le note avec raison Maryse Choisy, que chacun, fût-ce avec la meilleure foi du monde, court le risque, en s'examinant, de se jouer le personnage qu'il désire d'être, comment pourrait-il se rendre un compte exact des relations du physique et du moral? La psychologie objective seule peut établir des repères précis. Or, au fur et à mesure que les expériences de laboratoire se sont établies, on a constaté de mieux en mieux la profonde unité du composé humain (3).

Que l'on me permette de citer ici deux grands textes capitaux du docteur Pierre Janet. J'emprunte le premier à Maryse Choisy qui le cite elle-même en conclusion de la chiromancie : « Sans critiquer le moins du monde, écrivait l'illustre professeur du Collège de France, la psychologie introspective qui reste peut-être la plus vraie au point de vue métaphysique, il faut avoir le courage de nous faire une psychologie à notre usage pour nous (médecins) qui avons

(1) Il ne me faut pas moins faire les plus expresses réserves sur une apologie excessive de la morale hindoue. Ce n'est pas que la doctrine du Karma soit toute fautive et mauvaise. Mais elle est de nouveau infiniment dépassée par la morale chrétienne. L'anthropomorphisme, ici comme ailleurs, serait plutôt du côté brahmanique. La raison de l'homme est trop courte. La vérité et la bonté s'établissent et se concilient plus haut : « ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu. » (Cf. Mat. XIX, 26.)

(2) Saint Thomas d'Aquin notait déjà qu'une peau fine est un signe d'intelligence.

(3) Je trouve dans le remarquable numéro 9 des *Cahiers de la Nouvelle Journée, Où chercher le réel*, une étude extrêmement attachante du docteur RENÉ BIOT, *La Médecine humaine et l'individuel*. J'y lis notamment : « ... C'est dans le tréfonds de l'être humain, c'est dans sa substance même qu'entrent en « composition » le physique et le moral, le corps et l'âme. Son unité est si parfaite qu'il est esprit jusque dans l'animalité, et que l'on ne peut chez lui séparer l'activité intellectuelle et morale de l'activité organique. » On sait que pour saint Thomas d'Aquin l'âme est la forme du corps, à ce point qu'elle n'est individualisée que par la matière qu'elle anime et ne peut avoir d'existence propre complète.

besoin de nous préoccuper des nécessités de la pratique. Il nous faut considérer la psychologie d'une manière vraiment objective et, pour cela, changer le point de vue auquel on se place d'ordinaire. Pour le médecin, comme pour le naturaliste, le véritable objet de la psychologie, c'est le phénomène extérieur qu'il voit chez ses malades, qu'il saisit par les sens, exactement comme le physicien et le chimiste. Pour lui, la psychologie est la description et la classification des conduites humaines, des comportements de l'homme dans les différentes circonstances où il est placé, et la pensée n'est qu'une de ces conduites, une attitude, un langage analogue à ceux que nous voyons au dehors mais que ses proportions réduites nous dissimulent en partie... Une psychologie vraiment médicale devra donc présenter, sous forme d'actions et de conduites, les opérations les plus élevées de l'esprit humain... Mais à ce point de vue que le philosophe trouvera peut-être très restreint la psychologie a devant elle une tâche immense, car les conduites de l'homme sont innombrables et infiniment variées... » (*La Chirologie*, p. 321).

Je crois que ce texte peut s'éclairer encore de ce passage du cours dactylographié du Collège de France (1923-1924) que cite le R. P. Jousse, dans les *Etudes de Psychologie linguistique* : «... Ce que nous appelons la pensée, disait Janet, les phénomènes psychologiques, n'est la fonction d'aucun organe particulier : ce n'est pas plus la fonction du bout des doigts que ce n'est la fonction du cerveau. Le cerveau n'est qu'un ensemble de commutateurs, un ensemble d'appareils qui changent les muscles qui sont excités... Nous pensons avec nos mains aussi bien qu'avec notre cerveau, nous pensons avec notre estomac, nous pensons avec tout : il ne faut pas séparer l'un de l'autre. La psychologie, c'est la science de l'homme tout entier... ». Et à la fin de cette leçon, Pierre Janet disait au P. Jousse : « Vous voyez que je pense là-dessus comme saint Thomas ». — « Et saint Thomas pensait là-dessus comme Aristote, répondait le savant religieux ; le corps et l'âme pour l'un comme pour l'autre ne constituant bien réellement qu'un être ; ce qui prouve que l'étude expérimentale des faits nous mène tous à la *philosophia perennis* » (Cf. Jousse, op. cit. pp. 31-32).

M^{me} Maryse Choisy a fort bien vu, à son tour, que tout le corps est ou peut être expressif de nos sentiments, de nos images, de nos pensées. La main, cependant, lui apparaît, comme l'un de nos organes les plus sensibles et les plus actifs. Il nous est de plus impossible de la modifier comme nous pouvons faire de notre visage. La physionomie de la main se refuse aux tricheries. La main d'un hypocrite avouera qu'il est hypocrite.

Sur l'importance de la main dans notre organisme, les *Etudes de Psychologie linguistique* concordent tout à fait précisément avec les vues de la *Chirologie*.

La thèse primordiale, fondamentale du P. Jousse, tout appuyée elle-même sur les données de la science la plus positive et la plus expérimentale, est qu'en nous tout est mouvement, tout est geste, microscopique ou macroscopique, visible à l'œil nu ou imperceptible. Toute réception, visuelle, auditive, tactile, amène en nous une espèce d'action mimique par quoi le connaissant devient en une manière le connu. *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*, prononçait déjà l'École. Mais tout sentiment, toute image, toute pensée, toute intention est aussi une gesticulation qui tout au moins s'ébauche, qui retourne dans le sens et dans l'organisme. Tout souvenir est un recommencement de gestes passés. « Pourtant, ajoute Marcel Jousse, si c'est tout l'être organique et spirituel qui reçoit, mime et reproduit, *corporaliter* et *incorporaliter*, l'observation attentive va nous révéler, chez le non-dissocié et chez l'enfant, l'importance de la main en particulier. » Pour lui, le geste de la main est un « amplificateur extrême-

ment sensible des gestes microscopiques reviviscents », et pour lui comme pour Delacroix (*Revue philosophique*, 1918), le geste, de « la main habituée à tout faire et par conséquent à tout représenté... plonge dans la pensée en train de se faire ». (Cf. Jousse, op. cit. pp. 32-33).

« Je pensais et je désirais avec mes doigts, a écrit Helen Keller dans *Mon Univers*, et si j'avais fait un homme j'aurais certainement placé son cerveau et son âme dans le bout de ses doigts. » L'expérience d'Helen Keller est évidemment subjective et extrême. Sourde, muette, aveugle, cette jeune fille d'une haute et lucide intelligence nous permet, cependant, de nous rendre mieux compte que dans un cas normal, de l'importance de la main comme instrument de connaissance. Et elle affirme encore ceci qui ne me paraît pas d'un médiocre intérêt pour la *chirologie* : « Non seulement la main est aussi facile à reconnaître que le visage, mais encore elle révèle ses secrets plus ouvertement et plus inconsciemment ; chacun est maître de sa propre attitude ; la main seule échappe à cette autorité ; elle fléchit et devient nonchalante quand l'esprit est abattu et déprimé, les muscles se tendent quand le cerveau est excité ou le cœur content » (cité par Jousse, pp. 24-32). Ainsi, au seul toucher, Helen Keller connaît les individus par la main.

Vaschide, à son tour, en un *Essai sur la psychologie de la main*, cité par Maryse Choisy, note ceci : « L'avare, l'individu lâche ou craintif, les natures incapables d'oser, celles qui cachent leurs états d'âme, que tout conflit avec les autres créatures ou la vie rend tremblantes, n'useraient pas de leurs extenseurs autant que les individus mâles, les volontaires, les orgueilleux qui vivent toujours sur eux-mêmes et dont la pensée imprime des mouvements énergiques, des contractions parfois violentes aux muscles de la main... Il en résultera nécessairement des modifications spéciales ; certaines articulations deviendront plus souples, d'autres contracteront de la raideur... De là des plis, des lignes, des replis, des téguements ayant une physionomie bien distincte dans les deux cas, bien différente. Songez au geste le plus simple de la main, à celui du banal bonjour : qu'il est donc instructif ! Parfois, comme nous l'avons vu, c'est tout l'individu qu'il dessine, toute sa ligne de conduite musculaire ».

Et Maryse Choisy d'ajouter : « La théorie de Vaschide nous semble d'autant plus plausible que nous-même déjà nous avons observé que le radial, le nerf de l'extension, innerve la partie active de la main, le mont de Jupiter (l'ambition), la plaine de Mars (l'attaque et la lutte) et le long adducteur du pouce (la volonté). Tandis que les nerfs de la flexion correspondent aux monts de Lune (la paresse) et de Vénus (la volupté) » (*La Chirologie*, pp. 49-50).

Mais voici qui va beaucoup plus loin et qui rejoint tout à fait la théorie du geste et de la pensée du P. Jousse : « A chaque fois que nous esquissons un geste, écrit encore Maryse Choisy, il naît en nous une anticipation idéale du résultat désiré. Dans toute élaboration mentale il y a du mouvement. Les émotions retentissent sur les gestes et ceux-ci sur les muscles de la main. Souvent, comme nous l'avons vu, cet élément moteur intervient d'une manière réflexe. Il n'en demeure pas moins vrai que toute forme de pensée se traduit par une forme motrice... D'après les expériences de Tucker (*American Journal of Psychology*, VIII), sur les mouvements volontaires chez les enfants et chez les adultes, il y a constamment dans la main une tendance impulsive à exécuter des mouvements inconscients, à trahir des préoccupations de la pensée, à les élaborer subconsciemment... » (*La Chir.*, pp. 48-49).

Et cela explique bien que, dès le début de son livre, notre chirologue ait pu dire : « Les pensées se peuvent considérer comme des actions virtuelles, dont la force motrice, encore qu'inhibée, encore

que souvent frustrée dans son développement normal, imprime une trace dans la main, servante principale de l'entendement... » (*La Chir.*, p. 13.) Pour employer le langage technique du P. Jousse, les « gesticulations esquissées » aussi bien que les « gesticulations poussées » viennent donc s'inscrire dans la main. Et comme « la gesticulation perpétuelle macroscopique ou microscopique, pénètre la psychologie tout entière du composé humain » (Jousse, p. 23), quoi d'étonnant que la main puisse dès lors rendre compte de toute la psychologie et de toute la psycho-physiologie d'un individu donné? Il suffira de bien vouloir se rappeler que par son innervation, sa vascularité, sa sensibilité tactile et sa sensibilité motrice « la main, qui appartient exclusivement à l'homme », selon un mot de sir Charles Bell, est un organe d'une vie et d'une richesse singulières. Enfin, « que le nerf de l'extension corresponde à cette partie de la main où les chiromanciens ont décelé le plus d'activité, alors que les nerfs de la flexion communiquent avec les dispositions voluptueuses et paresseuses de la main » (*Chir.*, p. 43), n'est-ce pas une confirmation physiologique, on pourrait presque dire anatomique, de ce chapitre, de ce grand chapitre chirolgique de la Psychologie objective?

III

Argument du composé humain, argument neurologique, argument de la sensibilité tactile et motrice concourent donc à nous montrer, dans l'étude psychologique de la main, une illustration nouvelle — et inattendue — de la synthèse qu'a opérée Marcel Jousse des travaux de Janet, de Rousselot, de Delacroix, de Bergson, entre cent autres, et qui aboutit à cette simple et profonde vue sur la pensée et le geste dont on s'apercevra bientôt qu'elle débordé dans tous les sens la psychologie linguistique. Une pareille rencontre involontaire, n'est-elle pas le signe de cette richesse insoupçonnée que Janet signalait dans les phénomènes extérieurs, encore inobservés, des comportements de l'homme? Et n'apporte-t-elle pas une preuve réciproque à deux séries d'études si différentes?... (1)

M^{me} Maryse Choisy estime que « la chirolgie, en tant que science, est encore dans son enfance ». Mais tous ses lecteurs penseront qu'elle lui a déjà donné, avec les meilleures lettres de créance, une forme précise et tout le sens de son développement futur. Il y a une quinzaine d'années, M. Charles Maurras, répondant à une enquête sur le merveilleux, disait tout l'intérêt qu'il portait à la chirolgie, toute la confiance qu'il y mettait, et nous annonçait même un ouvrage sur la question, *Le Mont de Saturne*. Il ne laissait pas, cependant, de n'y voir qu'une connaissance empirique. Il constatait que, d'une manière plus exacte encore que dans une écriture, il pouvait lire dans des mains les traits d'un caractère et les traces d'une vie. Il ne voyait en somme aucune racine, aucune raison à ce fait. Il ne savait comment l'intégrer à ce qu'il appelait « la merveille de l'ordre ». Mais son regret n'était qu'un vœu. Je pense qu'il doit se réjouir aujourd'hui de le voir réalisé par un philosophe gracieux qui a doublement le droit, comme la femme de Mantinée, de pénétrer les arcanes.

Je m'assure que nous tenons ici l'explication générale d'un phénomène constant et certain. Nous ne voyons pas, sans doute, le motif particulier de chaque détail. Cela viendra. La voie est magnifiquement ouverte aux psychologues qui auront le juste désir et le studieux souci de s'occuper à leur tour de la chirolgie.

Du triple rapport de la pensée, du geste et de l'aspect de la main,

(1) Une autre rencontre à noter avec le P. Jousse : la reconnaissance que fait Maryse Choisy du *style oral* chez les Hindous. Les Védos, les Upanisheds sont des documents qui se sont peut-être transmis *oralement* durant des millénaires. (Cf. *Chir.*, pp. 268, 271). Mais c'est un autre sujet qui débordé le cadre de cet article.

je trouve, cependant, au livre de Maryse Choisy, deux autres témoignages que je veux dire.

Et d'abord les mains d'enfants. Elles sont d'ordinaire des mains presque pareilles, qui ne portent que les signes de leur vie exubérante, de leur curiosité, de leur appétit à construire et à détruire. « Enfin (l'enfant) est souple. Infiniment. Il contient en germe mille personnages. Le critère d'un adulte est justement la perte de cette faculté bovaryque de pouvoir se concevoir sous mille aspects divers » (*Chir.*, p. 254.) Je ne puis m'empêcher de songer à ce que dit Socrate à Phèdre dans le pur et multiple *Eupalimos*, de Paul Valéry : « Je t'ai dit que je suis né plusieurs, et que je suis mort, un seul, affirme-t-il. L'enfant qui vient est une foule innombrable, que la vie réduit assez tôt à un seul individu, celui qui se manifeste et qui meurt. Une quantité de Socrates est née avec moi d'où peu à peu se détacha le Socrate qui était dû aux magistrats et à la ciguë... L'adolescence est singulièrement située au milieu des chemins ». Ainsi, peu à peu, sous l'influence des événements et de la poussée intérieure, sous l'influence des gestes, par conséquent, se forme et se sculpte la main de l'enfant. Maryse Choisy place à la quinzisième année environ le grand changement qui s'opère en lui. Il serait curieux, je pense, de noter d'abord la formation de la main qui ne changera pas, de cette main gauche que l'auteur appelle la main de l'hérédité...

Mais c'est la main droite précisément qui nous apporte le second témoignage sur l'importance du geste, qu'il soit encore une fois microscopique ou macroscopique, nerveux ou musculaire : « ... La main droite, dit Maryse Choisy, la main de l'expérience, la main dépendante de notre vouloir... se modifie continuellement. Dans les nombreuses mains droites que nous avons eu le privilège d'examiner à intervalles réguliers, nous avons relevé d'importantes variations en rapport direct avec les dernières vicissitudes sociales, spirituelles, affectives et matérielles, causées soit par des agents externes, soit par les mobiles passionnels ou volontaires de leurs possesseurs mêmes ».

Ces changements de la main droite n'accusent pas seulement le grand rôle des mouvements volontaires ou involontaires... Ils font échec aux devineresses. Et Maryse Choisy d'ajouter aussitôt : « Ce qui est inscrit dans la main ne s'accomplit pas nécessairement » (*Chir.* p. 16). Nous l'indiquons tout au début de ces pages. Il est bon peut-être de le préciser ici et d'expliquer aussi comment l'on peut faire, cependant, sur l'avenir, un certain calcul de probabilités.

On objecte, en effet, plusieurs cas où les « prophéties » de M^{me} de Thèbes ou de quelque autre se seraient trouvées réalisées : ainsi, pour les fins tragiques de M^{me} Lantelme et de Paul Deschanel. « Rien n'induit davantage en erreur qu'une énumération incomplète ou partielle, répond l'auteur de la *Chirolgie*, et aux mensonges véniels et mortels, il conviendrait d'ajouter une troisième catégorie suprême des mensonges statistiques... *Quis est enim qui, totum diem jaculans, non aliquando collinet?* disait déjà Cicéron (*De divin.*, III). Ces groupements numériques n'ont, au point de vue scientifique, pas plus de valeur que les expériences biologiques des jeunes présomptueux qui se figurent avoir créé la vie et n'obtiennent ce résultat illusoire que par leur négligence à libérer de tout élément organique la substance primitive employée dans leurs travaux de laboratoire » (*Chir.* p. 22.)

L'élément organique dont les prévisions des chiromanciens ne tiennent pas compte, c'est proprement les suggestions, les autosuggestions et les phobies, qu'ils s'appliquent trop souvent à renforcer par des annonces qui seraient criminelles si elles n'étaient point stupides. « ... N'est-il pas symbolique, ajoute Maryse Choisy, que ce soit précisément sur le Mont de Lune

qui incarne, d'après nous, le subconscient que se viennent inscrire les accidents par l'eau et par le feu dont les chiromanciens menacent leurs patients émus?... Pourquoi les accidents seraient-ils autre chose que la peur qu'on en a et qui ne précipite que plus rapidement vers le péril? Cette hypothèse paraît infiniment plus logique et plus conforme à la façon dont s'impriment les événements dans la main, qu'une doctrine qui postule que les avertissements de phénomènes purement contingents et nullement commandés par la nécessité intérieure de notre caractère se puissent dévoiler d'avance. » (*Chir.*, pp. 22, 237.) Il reste ainsi fort probable que M^{me} Lantelme et M. Deschanel furent précipités à leurs catastrophes purement individuelles par leur phobie elle-même : « C'est en regardant par la fenêtre que tous deux... finirent leur destin. Et, quelles que soient les autres raisons de ces infortunes, cette circonstance significative est à retenir » (*Chir.*, p. 25). L'auteur, de citer alors non sans raison la fameuse pensée de Pascal : « Le plus grand philosophe du monde sur une planche plus large qu'il ne faut, s'il a au-dessous un précipice, quoique sa raison le convainque de sa sûreté, son imagination prévaudra. Plusieurs n'en sauraient soutenir la pensée sans pâlir et suer ».

La fin si pénible et si brusque d'Emile Verhaeren est peut-être encore plus typique. La photographie de sa main révèle nettement la phobie des voyages. On se rappelle qu'il fut tué, durant la guerre, par un train, à Rouen. « Mort, dit Maryse Choisy, en parfaite harmonie avec le grand poète qui chanta l'horreur et la beauté des « forces tumultueuses » des

*Routes de fer vers l'horizon,
Blocs de cendres, talus de schistes*

*Départs brusques vers les banlieues,
Rails qui sonnent, signaux qui bougent,
Et tout à coup le passage des yeux
Crus et sanglants d'un convoi rouge;
Appels stridents, ouragans noirs...*

« Si l'on considère — et nous sommes de ceux-là — poursuit l'auteur de la *Chiropologie*, que l'art est soit une manifestation plus ou moins heureuse des sentiments secrets du subconscient, on en peut conclure chez Verhaeren à quelque complexe, à quelque hantise, à quelque effroi inspiré par les locomotives à un âge sans doute tendre et qui, comme toutes les préoccupations intellectuelles ou affectives, se reflète dans sa main. Verhaeren avait d'ailleurs, une double ligne de tête fortement penchée sur l'avant, telle qu'on la trouve dans certains cas de psychasthénie. » (*Chir.*, p. 23.) La peur nous livre, pieds et poings liés, au danger. Maryse Choisy dit excellemment le beau rôle que peut jouer le chiropologue en inspirant du courage au sujet qui lui présente de pareils signes, en le délivrant de ses phobies.

Il reste, cependant, que par l'« étude approfondie du caractère avec tous ses corollaires et tous ses attributs », par les traces que les événements passés ont laissées dans la main, on peut préjuger en quelque manière de l'avenir, parce que « nous pouvons, quand nous le désirons, changer de route, mais nous ne le désirons presque jamais » (*Chir.*, p. 16). Les hommes, pour la plupart, n'usent guère de leur volonté, mais continuent, chaque jour selon le mot si juste de Léon Daudet, leur *rêve éveillé*...

* * *

Mains, paysages vivants, patrimoine qui êtes notre monde affctif, doigts qui êtes nos routes intellectuelles, voici que sous les signes de vos secrets, Maryse Choisy les a réunis dans son livre. Elle les a suivis avec une intelligence si claire et si précise, avec un amour si profond et si vigilant que chaque détail prend sa valeur sémiologique. Il est bien impossible de résumer les pages serrées

où elle les a analysés et groupés. Et, cependant, il n'est pas une seule ligne de ces indications qui ne soient nécessaires, puisqu'il faut arriver à la *synthèse complète*, puisqu'il faut lire chaque main sous l'aspect de son mérite personnel (*Chir.*, p. 34), et que c'est ainsi seulement que la chiropologie peut prendre toute sa valeur unique dans la psychologie objective (1).

Toute la science du théoricien doit être servie alors par tout l'art du praticien. Mais, s'il est aussi habile qu'instruit, il ne risquera pas de mériter le reproche que Saint-Evremond adresse à Plutarque : « ... Je pense qu'il pouvait aller plus avant, et pénétrer davantage dans le fond du naturel. Il y a des replis et des détours dans notre âme qui lui sont échappés. Il a jugé l'homme trop en gros : il ne l'a pas cru si différent qu'il est de lui-même : méchant, vertueux, équitable, injuste, humain et cruel; ce qui lui semble se démentir, il l'attribue à des causes étrangères. Enfin, s'il eut défini Catilina, il nous l'eût dû donner avare ou prodigue : cet *alieni appetens, sui profusus*, était au-dessus de sa connaissance, et il n'eût jamais démêlé ces contrariétés que Salluste a si bien séparées, et que Montaigne lui-même a beaucoup mieux entendues ».

La chiropologie, telle que Maryse Choisy l'enseigne et la pratique, donne raison à Montaigne, à Salluste et à Saint-Evremond. Chaque homme se dessine dans sa propre main avec toutes ses misères et toutes ses grandeurs. Qu'il prenne garde, celui qui tend ses mains nues à Maryse Choisy. Mains nues, mains lues... Qu'il prenne garde, ou plutôt qu'il les lui tende avec confiance. La chiropologie, pour qui a un cœur, est finalement une grande école de miséricordé et de bonté. Mains, chères mains, vous pouvez vous livrer sans crainte aux douces mains féminines qui ont écrit la *Chiropologie*.

« Ceux qui savent tant soit peu de magie rustique, écrit Henri Pourrat, dans *l'Herbe des trois Vallées*, n'ignorent pas que la verveine est l'herbe de l'amitié. Qui s'est frotté la plume de ses feuilles fait entente avec la personne dont il vient à serrer la main. On ne devrait prendre les choses qu'ainsi, à nu, et d'une main frottée de verveine. D'une façon proche, toute parfumée de campagne. » Y a-t-il de la verveine, à Dampierre, dans la vallée de Chevreuse, où Jean Moréas allait cueillir des roses, où Alphonse Daudet — selon Joseph Delteil — a écrit *Sapho*, où Delteil lui-même a écrit « il ne sait plus quoi » et où Maryse Choisy enfin a composé, l'été dernier, le beau traité que nous lisons aujourd'hui?... Ce dont je suis tout à fait sûr, c'est qu'elle réalise le vœu de Pourrat, lorsqu'elle nous prend les mains.

JEAN SOULAIROL.

Querelles de partis littéraires

La littérature, bientôt, n'aura plus rien à envier à la politique, car comme la politique, elle a aujourd'hui ses partis qui s'affrontent, se heurtent et, à l'occasion, s'injurient. C'est le centenaire du Romantisme et les disputes qu'il fit surgir qui nous valent cette nouveauté. Nouveauté? Pas tant que

(1) « Déjà la biologie générale constate que chaque être a une originalité organique qui caractérise son individualité vitale, à tel point que la moindre de ses cellules porte la marque de l'unité vivante dont elle fait partie. » (D^r RENÉ BIOT.)

cela. Quand on y regarde de près, c'est la vieille joute entre Classiques et Romantiques qui recommence sous des étiquettes modernisées. Face à face se défient le parti de l'intelligence et le parti de la sensibilité. Au nom de ces deux notions, qu'on prétend contradictoires, chacun des partis revendique la primauté dans l'Art. Mais avant de déclarer cette primauté, serait-il nécessaire de se prononcer sur le sens des vocables employés. Si, en revendiquant les droits de la Raison — car cela s'écrit avec un grand R — le parti de l'intelligence prétend soumettre l'œuvre esthétique aux nécessités de la logique, de la mesure, de l'équilibre et du bon goût, qui songerait à contredire? Mais si, sous prétexte de Raison, on s'attache à réduire à une sorte de rôle ancillaire, les facultés émotives de l'âme, une protestation s'impose. L'heureuse et exemplaire union de la raison, de la sensibilité et de l'imagination nous a valu les chefs-d'œuvre du XVII^{me} siècle. Si à cette période de splendeur poétique, succéda une période de décadence, n'est-ce pas, que la Raison, faussement entendue, relégué à un arrière-plan humiliant la sensibilité et l'imagination? Ah! que Jean-Baptiste Rousseau, l'abbé Delille, Baour-Lormian et Lefranc de Pompignan étaient donc raisonnables! Est-ce là qu'on veut nous ramener en rééditant, sous une forme autre, la théorie janséniste de Brunetière aux termes de laquelle l'imagination et la sensibilité introduisent dans l'œuvre d'art des germes d'immoralité? Vaine tentative, aussi vaine que celle de Ponsard qui, au moyen de cette mâchoire d'âne qu'était sa *Lucrece*, prétendit abattre le théâtre romantique. C'est entendu : le Romantisme a mené l'imagination et la sensibilité en des vagabondages insensés, mais avant ces excès, eut-il du moins le mérite de les avoir réintégrées à la place qui leur revenait et d'où le parti de l'intelligence d'alors les avait exclues. Ne commettons pas la même faute : Dieu a doté l'homme d'un ensemble de possibilités intellectuelles et sensibles dont la projection au dehors, en reflets harmoniques et proportionnés, forme l'œuvre d'art. Certes, il ne faut pas, comme certains romantiques, ériger l'imagination et la sensibilité en folles impérieuses du logis; mais craignons tout autant de transformer la Raison, qui est d'essence, mesure et ordre, en mégère acariâtre et despotique. Gardons à l'art son divin sourire et qui lui vient des facultés émotives...

Ces réflexions me sont inspirées par la lecture de la seconde série d'*Études de critique littéraire* (1) de M. le chanoine Halfants. Mon vieil et distingué ami sait combien j'apprécie sa ferveur agissante pour la Beauté — et dont ce nouveau volume est une preuve de plus — et la valeur de son apostolat auprès de la jeunesse. Son livre est plein d'aperçus extrêmement justes et intéressants sur les plus récentes manifestations de l'esprit littéraire et à la plupart desquels je souscris pleinement. Me sera-t-il néanmoins permis de dire qu'à divers endroits de ces *Études* j'ai découvert les traces d'un esprit nouveau et qui m'ont étonné. Vous, Halfants, que j'ai connu si éclectique, si soucieux de ne jamais méconnaître, chez un écrivain, un élément de beauté, comment, néophyte ardent du « parti de l'intelligence », avez-vous pu vous résoudre à certaines exécutions qui affligent? Que vous accablent du mot dédaigneux de « romantique » l'œuvre de Camille Lemonnier, je m'en consolerais

assez facilement, encore que non seulement *Le Petit Homme de Dieu* mais aussi *Le Vent dans les Moulins* méritent, à mon sens plus d'égarés; mais que vous lapidiez de la même façon Georges Bernanos et *Sous le Soleil de Satan*, je puis difficilement m'en consoler... L'œuvre sans doute n'est pas sans défauts de technique et peut-être sans audaces de doctrine. Qu'on relève ces défauts, qu'on dénonce ces erreurs, soit, mais il n'est pas possible de méconnaître que voilà du grand art, personnel, qui fait penser et qui émeut, et si l'anti-romantisme exige que pareil art soit mis au ban de la Beauté, qu'en adviendra-t-il de Barbey d'Aureville, de Villiers de l'Isle-Adam, de J. K. Huysmans, de toute cette lignée de nobles esprits qui furent, en une époque d'abject matérialisme, les répondants magnifiques de la spiritualité? Ah! mon cher Halfants, pour quelques audaces d'architecture, ne renions pas de semblables autels!

FIRMIN VAN DEN BOSCH.

La portée des événements de Vienne

Quoi de plus triste que la récente émeute de Vienne, avec ses mêlées sanglantes, ses pillages, ses centaines de morts, ses milliers de blessés? Le palais de Justice a été brûlé, des rédactions ont été saccagées. Et pourtant ce ne sont pas les émeutes qui constituent le véritable mal : ce qu'il y a de pire, c'est le fait qu'elles vont se répéter à la prochaine occasion dans des conditions plus atroces encore. Quelque soit la responsabilité de la propagande socialo-communiste, c'est cependant à la crise étatiste latente existant depuis que la république d'Autriche a été fondée que le radicalisme des événements s'alimente surtout. La paix de Paris a mesuré par trop parcimonieusement à l'Autriche et au peuple autrichien l'espace dans lequel ceux-ci doivent vivre. *La détresse économique, voilà le terrain sur lequel grandit très naturellement le radicalisme autrichien.* C'est la paix dictée à Versailles qui est la grande responsable des événements de Vienne.

L'Autriche a bien plus souffert de la « paix dictée » que l'Allemagne! On a amputé celle-ci de certaines régions à l'ouest et à l'est : d'une façon générale cependant l'organisme politique et économique de l'Allemagne est resté indemne. Par contre, la vieille monarchie danubienne a été déchiquetée de façon inepte. Et de tous les Etats successeurs, l'Autriche a été la plus mal partagée. Certes la carte de l'ancienne Autriche présentait, au point de vue linguistique, un tableau bien bizarre. Mais envisagée au point de vue géographique, hydrographique, économique et des transports, c'était une unité admirable et à bien des égards complète que l'ancienne Autriche! Unité morcellée de façon absurde : les banques gigantesques et les *handelszentralen* sont restées à Vienne, mais la Tchécoslovaquie et la Galicie ont hérité des fabriques et des mines, la Hongrie et la Yougoslavie, des régions à céréales. Autrefois tous ces facteurs coopéraient de façon harmonieuse, mais aujourd'hui se dressent partout des frontières politiques et surtout de hautes barrières douanières. De ce fait l'Autriche perd un nombre toujours plus élevé de débouchés.

À l'occasion des émeutes viennoises, on parle beaucoup à l'étranger de la mauvaise situation économique autrichienne. Pharisaïsme et injustice. C'est ainsi par exemple que les Allemands du Reich sont très supérieurs aux Autrichiens comme organisation, comme caractère industriel, comme esprit d'entreprise. Mais comme patience, comme esprit de sacrifice, comme passivité en face de graves difficultés, les Autrichiens sont certainement supérieurs aux Allemands. Au cours de la guerre mondiale, aucune

(1) Bruxelles, Éditions de l'Action Catholique.

grande ville allemande n'eût supporté une détresse comparable à celle dont Vienne souffrit, sans se révolter. Si un autre peuple d'origine germanique se fut trouvé dans le lit de Procupe de la détresse économique autrichienne, des explosions d'extrémisme s'y seraient produits bien plus tôt. Qu'on se représente les traitements de fonctionnaires, les salaires d'ouvriers réduits de moitié en Allemagne et toute la classe des propriétaires prolétarisée par la suppression des loyers!... N'y verrait-on pas le chiffre des voix obtenues par les marxistes atteindre des dimensions gigantesques? et le socialisme ainsi amplifié se lancer dans les démonstrations sanglantes et les tentatives de révolution?...

Oui, c'est la paix dictée à Paris qui porte la grande responsabilité des événements récents d'Autriche. C'est donc contre cette paix-là que le gros de l'effort doit surtout porter. Présentement une semblable lutte n'offre pas trop de chances de succès: combien peu, en effet, la diplomatie mondiale se soucie-t-elle de nos jours du droit de l'équité et des vrais intérêts des peuples!...

Mais bien que de ce point de vue l'Autriche ait peu à attendre actuellement, la solidarité de la chrétienté mondiale devrait d'autant plus s'attacher à l'amélioration des conditions politiques et économiques dans lesquelles vit l'Autriche. à l'agrandissement de la « base agraire » autrichienne, à la suppression des murailles douanières qui encerclent l'Autriche, à ce que ce pays ait à sa disposition une région économique plus étendue.

La détresse autrichienne ayant atteint un degré particulier d'acuité à la fin de 1920 et au début de 1921, le pape Benoît XV adressa, à la date du 25 janvier 1921, une lettre à son secrétaire d'Etat le cardinal Gasparri, lettre qui contenait un appel aux sentiments d'humanité des hommes politiques de l'Entente. L'Autriche, y lisait-on *inter alia*, se trouve, à la suite de la guerre et du traité de paix, dans une situation particulièrement triste. Cette nation noble et insigne, qui, au cours des siècles, s'est tant de fois signalée en défendant la foi et la civilisation chrétiennes, est dépouillée aujourd'hui de tout son ancien éclat. Réduite à n'être qu'un peuple de 6 millions d'âmes, on ne voit pas l'Autriche trouvant dans son propre sein les ressources lui permettant de continuer à exister comme Etat, de donner à sa population du travail et du pain. La situation de l'Autriche est intolérable, car elle prive la nation tout entière de toute possibilité de se procurer les moyens de subsistance mis par le Créateur à la disposition de tous les humains. Le devoir de l'aider incombe aux gouvernements qui ont apposé leur signature au-dessous du traité de paix.

Plus tard l'étranger consentit par une voie détournée (Genève) à accorder des crédits à l'Autriche. Mais où est l'utilité de crédits qui en un certain sens sont synonymes d'esclavage? Où est l'utilité de crédits du point de vue du développement d'une *Volkswirtschaft*, lorsque ce développement est entravé par la politique douanière étrangère? Forcée de payer les aliments qu'elle importe en exportant des articles industriels, l'Autriche ne trouve-t-elle pas les anciens débouchés pour son industrie: en Hongrie, en Roumanie, en Yougoslavie, etc., fermés à double tour? Oui, aider l'Autriche est aujourd'hui un devoir, et il incombe spécialement aux catholiques de l'étranger d'influencer dans ce sens la politique mondiale.

Si l'Autriche est aujourd'hui maltraitée à ce point par la Franc-maçonnerie dans les coulisses de la diplomatie contemporaine, c'est pour une bonne part parce que du point de vue des institutions officielles, l'ancienne Autriche était restée l'Etat le plus catholique du monde moderne. Des siècles durant, l'Autriche avait été à la tête du Saint Empire romain germanique. L'Autriche fut le pays par excellence de la Contre-Réforme catholique et de la lutte anti-turque, la patrie du style baroque et du romantisme catholique, celle de l'empereur François-Joseph, qui, malgré toutes ses faiblesses, n'a cessé de mettre l'éclat de la cour des Habsbourg au service des institutions religieuses, qui offrit asile aux ordres religieux expulsés d'autres pays, faisant par là de l'Autriche un véritable empire à convents, et qui à tant de fois su mater l'esprit moderne et moderniste que lui avait imposé, au nom du constitutionnalisme, le parlementarisme libéral. Oui, l'ancienne Autriche était le pays de l'héritier du trône François-Ferdinand, catholique zélé, comme celui du saint empereur Charles. Voilà pourquoi *inter alia* l'Autriche est si opprimée aujourd'hui

par les puissances anti-catholiques. Mais si les Etats non-chrétiens se vengent aujourd'hui des services rendus par l'ancienne Autriche au christianisme au cours de l'histoire, le solidarisme de la chrétienté mondiale ne devrait-il pas se manifester avec d'autant plus de force en faveur de l'Opprimé?!

* * *

La politique mondiale, la politique de l'Entente en particulier, porte la responsabilité des récents événements d'Autriche à un autre titre encore: elle a favorisé et encouragé en Autriche le développement d'une organisation politique et sociale douteuse qui a substitué à une monarchie patriarcale un régime démocratique exagéré. Un Etat organiquement sain a besoin en premier lieu d'une forte autorité à sa tête. Celle-ci s'appuyant sur les puissants facteurs de la tradition et de la stabilité d'une part, sur la force armée de l'autre, tend à réduire les antagonismes entre les partis, oppose une barrière puissante à toutes les aspirations morbides en quête de changements, encourage les énergies positives, enchaîne les forces négatives. Or en Autriche, il n'y a ni pareille autorité, ni pareils facteurs de tradition et de stabilité, ni semblable force armée. Grâce à une constitution ultra-démocratique, le Président de la République n'est qu'une ombre. Il peut dire tout comme une autre ombre, le Roi Haakon de Norvège: « Mon mouchoir de poche est la seule chose du pays dans laquelle il m'est permis de fourrer le nez. » Le Conseil Fédéral conçu comme une espèce de succédané de l'ancienne Chambre des Seigneurs — comme un contre-poids conservateur au Parlement — est sans influence. Tout le pouvoir est concentré entre les mains du Parlement populaire; les ministres et le chancelier en dépendent entièrement. Mais la tactique de ce Parlement ne consiste qu'en ceci: une opposition socialiste, que la domination socialiste à Vienne rend toute-puissante, met des bâtons dans les roues à la petite majorité chrétienne-sociale toutes les fois qu'il s'agit de mesures législatives de nature décisive. Quoi d'étonnant si dans un semblable Etat un pouvoir illégal arrive à se constituer à côté du légal? Quoi de surprenant si dans un pareil Etat on voit se former à côté de l'armée officielle des associations armées politiques illégales, telles que la *Schutzbund* républicain, l'Union des combattants du front, les *Heimwehr*? Quoi de singulier si dans un tel Etat la propagande menée par les partis en parole et en action ne connaît pas de limites?

L'Entente porte la responsabilité de l'existence en Autriche d'une démocratie unilatérale. Mais de nombreux milieux autrichiens sont également responsables. Au lieu de reconnaître ce que la pente avait de raide, ils ont opiné du bonnet. Ils ont succombé à l'emprise de la propagande et à la mode d'une démocratie unilatérale. Qu'on déclare donc une bonne fois à ces esclaves de la fashion qu'historiquement parlant cette démocratie-là n'a fait ses preuves nulle part. Elle a servi presque toujours de transition à l'oligarchie. Actuellement, dans les grands Etats, elle ne fait surtout que servir de façade à la ploutocratie. Qu'on dise encore à ces serviteurs du bon ton que d'Homère, d'Augustin et de saint Thomas d'Aquin, à Goethe, tous les génies de l'humanité ont rejeté la démocratie unilatérale, tous étaient partisans d'un gouvernement fort et autoritaire. Il allait de soi pour ces génies qu'un peuple a le droit de coopérer à ses destinées. Mais pour eux, il allait tout autant de soi qu'il existe des organismes revêtus d'autorité par le Ciel.

Pour ce qui est de ces esclaves de la mode... qu'on leur dise encore que la tradition sociologique catholique, de la Scolastique à Léon XIII, dans la personne de ses principaux représentants a presque toujours appuyé une synthèse du principe monarchique et aristocratique et du principe démocratique. Mgr Ketteler (il y a cinquante ans qu'il est mort et son souvenir est de ce fait plus vivant que jamais pour l'humanité contemporaine) rejetait tout autant la forme démocratique du libéralisme occidental que l'absolutisme russe. Lui aussi était favorable à une certaine synthèse, et il lui est arrivé de s'exprimer ainsi: A supposer même que, à la suite de grandes catastrophes quelconques, une république démocratique unilatérale s'établisse en Allemagne, elle ne saurait durer. Car le peuple allemand si apte à se morceler à l'infini, a besoin d'un pouvoir autoritaire et fort. A supposer que celui-ci vienne à disparaître, ce peuple ne retrouvera plus la paix jusqu'à l'apparition d'un nouveau pouvoir semblable.

Windthorst était du même avis. En vérité, il ne faut pas faire

le silence sur les aveux échappés à ces grands hommes! Il faut surtout souligner que celui qui repousse aujourd'hui tout conservatisme condamne les grands hommes de l'époque de ses pères et de ses ancêtres. Les grands hommes qui, n'en déplaise à tous les écrivains démocratiques de notre époque, continueront toujours à exister et à briller du même éclat alors que personne ne se souciera plus ni de Joos, ni de Dessauer, ni de Wirth qui, aujourd'hui préconisent auprès du peuple allemand la forme étatique du libéralisme occidental comme la seule « salvifique ».

Du reste, la démocratie parlementaire et unilatérale compte de nos jours des amis parmi les gens bien pensants eux-mêmes : ceux-ci parlent du progrès et des temps nouveaux. Mais — les hommes sont ce qu'ils ont toujours été. Celui qui croit que le mal domine dans le monde, que la faute originelle exerce toujours son empire sur une humanité plongée dans le péché, a de cette humanité une opinion tragique, pleine de scepticisme. Ces réflexions et opinions tragiques ont pour aboutissement logique : une autorité forte, un pouvoir autoritaire et fort. Avec quel enthousiasme ne parle-t-on pas de la religion rendue libre par la démocratie. Mais celle-ci n'a-t-elle pas lâché la bride à tous les démons imaginables? Quelles sont les conséquences de la liberté démocratique sans limites dans le domaine de la presse, du théâtre, du cinéma? Quelles sont donc les conséquences de la liberté démocratique dans celui de la propagande, de l'organisation, du droit de grève pour tous les ouvriers, employés, fonctionnaires, etc? Que peuvent valoir deux beaux couvents nouvellement fondés à côté de la fondation de nouveaux instituts, de nouvelles organisations ayant pour objet de semer la destruction et la ruine? Le monde n'est-il pas submergé de littérature pornographique et de pseudo-émancipation au service de l'Internationale de l'or? Le *crucifige* contre toutes les idées chrétiennes ne devient-il pas de plus en plus puissant au théâtre et au cinéma. On en veut aujourd'hui aux cheminots qui font grève, aux *Schutzbündler* rouges et républicains d'Autriche. Mais le *Reichsbanner* allemand est-il essentiellement différent? La démocratie unilatérale empêchera-t-elle en Allemagne que cheminots, magistrats, fonctionnaires, sans se soucier des lois, formulent — à un moment donné — leurs exigences en y ajoutant cette menace : si ces exigences sont repoussées les locomotives ne marcheront plus, les bureaux ne travailleront plus, les tribunaux ne rendront plus d'arrêts.

A la base de la démocratie il y a le droit de suffrage égal pour tous. C'est une absurdité : cela restera une ineptie. La société humaine n'est pas un mécanisme dont toutes les parties seraient absolument égales. Il est absurde qu'une fille de ferme ait dans le domaine électoral les mêmes droits qu'un évêque, un apprenti-cordonnier autant de droit qu'un gros industriel jouant un rôle très important dans la vie économique d'un pays. Certes, tous les hommes sont égaux devant Dieu. Tous sont appelés à atteindre le même but final. Cependant, il existe parmi eux ici-bas des disparités, et Dieu ne leur répartit pas à tous, au même degré, les talents et les devoirs. Il n'importe pas que tous votent de la même façon, mais il faut que ceux auxquels Dieu a départi le caractère et le savoir donnent le ton aux autres. Plus il y a de cuisiniers, plus la soupe est salée. Un Raiffeisen, un Schorlemer, un Brandts, un Kolping ont plus fait pour les paysans et les artisans que des milliers de paysans et d'ouvriers incultes.

Ce qui distingue tout particulièrement la démocratie unilatérale, c'est la haine d'un pouvoir militaire fort. Certes, envisagé comme *but*, le militarisme est un mal. Mais comme organe de défense de l'Etat, on ne saurait s'en passer. Aujourd'hui, on ne voit que les mauvais effets de la caserne de naguère. Beaucoup de jeunes villageois se pervertissent dans les casernes des grandes villes, mais ils le sont bien plus, pervertis et en bien plus grand nombre encore par les amusements qu'encourage l'Etat actuel commercialisé. Ne pousse-t-il pas la population indigène elle-même à se livrer à une interminable débauche de plaisirs : randonnées en automobiles, festivités, bains de mer, cabarets, le tout pour attirer et amuser les étrangers mais entraînant aussi les habitants du pays. Du reste, l'ancienne caserne n'a pas que perverti : elle a éduqué beaucoup plus souvent encore. A beaucoup d'entre les rustres de nos jours, la caserne d'hier eut inculqué le respect de l'autorité, le sens de l'ordre et de la tenue.

Que l'on nous comprenne bien. Nous ne faisons de propagande ni pour les Hohenzollern, ni pour les méthodes bismarckiennes, ni pour le prussianisme. Le pseudo-conservatisme est mort et nous le rejetons. Mais rejeter le pseudo-conservatisme n'est pas synonyme de rejet du vrai conservatisme, le conservatisme chrétien. Propager ce dernier, c'est-à-dire lutter pour que l'autorité soit renforcée dans l'Etat, pour que les facteurs de la tradition et de la stabilité soient introduits dans l'organisme social et politique, voilà qui constitue une des principales tâches de l'époque actuelle et ce à cause de la prépondérance beaucoup trop grande des éléments de gauche. Peut-être n'est-il pas possible d'introduire, en Autriche, dès à présent, un régime d'autorité; en effet, l'Autriche se trouve, à l'égard de l'étranger, dans une dépendance beaucoup trop grande et est déjà beaucoup trop démoralisée à l'intérieur. Il n'en est pas moins possible de reconnaître de plus en plus le vice de constitution propre à la démocratie actuelle et de propager dans le peuple un sentiment nouveau et une volonté nouvelle : celle de créer une véritable organisation d'Etat conservatrice.

Nous voici arrivés à la principale tâche qui s'impose aujourd'hui en Autriche. Ce pays est dans une situation bien plus pénible que n'importe quel autre Etat, aussi y faut-il au peuple et aux chefs du peuple bien plus d'héroïsme qu'en Suisse, en Bavière ou dans le Wurtemberg.

Les Autrichiens ont besoin de l'aide étrangère. Cependant, il leur faut, dans la mesure du possible, mettre leurs propres forces à l'épreuve. Une action énergique des leaders chrétiens serait surtout désirable dans le domaine politique.

Depuis 1919, on a fait preuve de beaucoup trop de pacifisme et de diplomatie là où il aurait fallu lutter. Lors de la révolution de 1918, beaucoup de leaders n'ont-ils pas eu ce mot d'ordre : « Laissez les révolutionnaires agir à leur tête. Moins on les en empêche, plus vite ils se calmeront. » Mauvaise psychologie. Une fois lâchées, les bêtes féroces ne rentrent que difficilement dans la cage. Leurs appétits ne font que croître avec la liberté, à plus forte raison si leurs gardiens se tiennent bien tranquilles. Il en est de même des méchants : chez eux aussi, la sauvagerie, la passion de conquêtes s'accroît avec le pacifisme exagéré des bons. Nous lisons dans *Jules César*, de Shakespeare : « Pourquoi donc César aurait-il été un tyran? Le pauvre homme! Il ne serait pas devenu un loup, je le sais, s'il ne s'était aperçu que les Romains n'étaient que des moutons. Il n'aurait pas été un lion s'ils n'avaient été des chevreuils. » De même, beaucoup de socialistes et de communistes ne sont devenus des loups, en Autriche, que parce que les membres du gouvernement faisant partie du parti chrétien-social n'étaient que des chevreuils. Celui qui veut empêcher une grande effusion de sang, doit en étouffer la possibilité dans l'oeuf. Chef de l'Etat, il ne doit pas reculer à un moment donné devant l'emploi de la force pour la défense du droit. « Celui qui veut empêcher l'effusion de sang rien que par la condescendance et l'amour de la paix », a écrit Donoso Cortès, l'homme d'Etat espagnol, « finit par enfanter un état de choses où le sang coule à flot de tous les côtés. » Mgr Seipel a tenu tête aux récents assauts socialistes en Autriche. Parfait. Plus il aura, dans l'avenir, une attitude ferme, mieux cela vaudra pour son pays. Rien de mieux que d'avoir bonne opinion de tous les hommes, que d'invoquer la détresse sociale comme la cause première des manifestations de l'extrémisme autrichien. C'est donc quelque chose d'externe à l'homme qui porterait la responsabilité des événements d'Autriche. Seulement, à côté de la détresse, il y a l'élément négatif, démoniaque, ce qu'il y a de mauvais dans l'homme et dans les passions humaines. A cela, il convient de résister avec la dernière énergie. Celui qui tolère une propagande échevelée contre toutes les lois de la vie sociale, commet en fin de compte un suicide. La place des bolchéviks; est dans une cellule de prison bien verrouillée; elle n'est ni dans la rédaction d'un journal, ni à la tribune du Parlement. Il peut n'être pas permis de pendre haut et court les fautes s de troubles; il ne saurait être interdit de leur fermer la bouche.

La tâche la plus importante — répétons-le encore — qui s'impose en Autriche, c'est le développement de l'action catholique

par la mobilisation de l'*intelligentsia* catholique et en concentrant l'effort de celle-ci sur les besoins les plus importants du moment. Les chrétiens n'ont pas seulement pour devoir d'encourager l'activité pastorale, la science, la littérature, la presse : il leur faut favoriser la *bonne science* et la *bonne littérature*. *Inter arma silent musae* (« Les beaux arts gardent le silence quand il y a guerre »), dit un dicton romain. C'est une belle chose que l'art. Mais quand un pays lutte pour ne pas mourir, les actes d'ordre véritablement social ont plus de valeur que les concerts. La science qui s'occupe des grands problèmes contemporains — le libéralisme, le socialisme, la solidarité chrétienne — a plus de valeur, alors, que celle qui étudie les fourmis, le folklore du XIV^e siècle ou le texte d'auteurs grecs anciens de cinquième ordre. Il est également nécessaire que les forces de l'*intelligentsia* catholique soient réparties comme il convient. Il n'est guère conforme à ce qu'exige notre époque, de sacrifier de vastes quartiers viennois au mouvement libre-penseur vu le manque de prêtres, alors que dans certains établissements il y a six professeurs de théologie pour six ou douze élèves et ce à une époque où deux heures de voyage en express permettent d'arriver dans les centres où existent de grandes facultés de théologie.

L'action catholique a grandement besoin de Mécènes. Aussi faut-il incessamment rappeler cette nécessité aux catholiques fortunés. Après les dernières élections autrichiennes, j'avais publié un article intitulé : « Minuit moins dix ». Il s'est trouvé quelques lecteurs pour me reprocher l'appel pressant fait aux fondations pieuses et à l'aristocratie de venir en aide à l'*intelligentsia*, à la presse et à la littérature catholiques. J'y aurais soi-disant parlé sur un ton « tonitruant ». Mais n'est-ce pas d'une voix de Stentor qu'aujourd'hui, après la récente révolte, on devrait proclamer à travers l'Autriche entière que si les excédents de revenus, les trésors artistiques de troisième et de quatrième ordre, ne sont pas transformés en un « capital culturel » de propagande à l'usage du peuple chrétien, s'ils sont jalousement conservés, deviendront demain la propriété des bolchéviks qui ne cessent de montrer leurs appétits par le meurtre et l'incendie. Les directeurs de banques et les magnats de l'industrie qui se complaisent dans un luxe excessif se comptent d'une façon hautement provocante, il en est de même de ces femmes mondaines qui vont au théâtre et à l'Opéra moins pour leur plaisir que pour y exposer aux regards leur corps à demi-nu, corps bourré de truffes et de champagne et couvert de brocarts, de zibeline, de chinchilla, caparaçonné de diamants, de perles et d'or. Mais ils se comportent de façon tout aussi provocante les catholiques fortunés qui ont toujours à leur disposition assez de temps et assez d'argent pour jouer au polo, pour chasser en pays étranger, pour organiser de grandes soirées musicales. De semblables provocateurs doivent disparaître de la société chrétienne, en être expulsés. A l'époque des croisades, alors que le christianisme occidental était menacé par le Croissant, les chevaliers espagnols étaient armés de pied en cape, jour et nuit; ils employaient la plus grande partie de leur avoir à se procurer des moyens de défense. Mais l'Autriche de nos jours est plus menacée qu'aucun Etat chrétien ne l'a jamais été par les Ottomans. Elle l'est par ces nouveaux Ottomans, les bolchéviks.

La situation de l'Autriche est plus difficile de nos jours que jamais. Pour la sauver, des efforts héroïques sont d'autant plus nécessaires. Puisse l'Occident chrétien appuyer la chrétienne Autriche dans la lutte qu'elle mène. « Ce que vous aurez fait au moindre des miens, c'est à moi que vous l'aurez fait », ce précepte de l'amour du prochain vaut également en politique internationale.

Dr JOSEPH EBERLÉ,
Directeur de *Schönere Zukunft* (Vienne.)

(Traduit de l'allemand.)

Dans le van du Vannéur

(Suite)

CHAPITRE VIII

I

Les idées courantes dans le village au sujet du couvent ne subirent que très peu de modifications avec le temps. L'opinion publique avait soupçonné qu'au bout d'une semaine ou deux au plus, un masque serait jeté et que des personnages surgiraient pour accomplir quelque mystérieux ensorcellement ou faire acte de prosélytisme. Il était peu vraisemblable que la réclusion et la prière fussent les motifs réels de tant de préparatifs. Et le fait qu'aucun masque n'avaient encore été jeté ne rendait les religieuses que plus suspectes. Bientôt coururent dans les cabarets de Manningham des commentaires et des propos qui y courent, je crois, encore aujourd'hui. Il n'y avait réellement pas de faits sur lesquels argumenter; nul autre qu'un ou deux garçons épiciers, et une employée de blanchisseuse, n'avait jamais approché la maison; et ceux-ci n'avaient rien à en rapporter que la description d'une femme curieusement habillée, la tête enveloppée, qui parlait d'une façon très peu anglaise. L'argument devait donc toujours être *a priori*.

Naturellement, M. Weston suscitait aussi une quantité de commentaires. Il avait certainement été populaire; un homme ne joue pas dans l'équipe d'Angleterre-amateurs, sans devenir une sorte de demi-dieu imposant, à peine humain. Et Jack joignait à cela une extrême bienveillance et un abord facile. Il avait fait don au village d'un terrain de cricket dès son arrivée dans le domaine, et, certains soirs, il avait lui-même servi la balle aux filets pendant quelques minutes aux as de l'équipe du village. Mais son évolution avait éfaré tout le monde. Ce n'était pas qu'il eût perdu sa popularité. On le considérait plutôt avec une sorte de pitié, comme un homme sympathique frappé de folie subite. Ce qu'on racontait de ses prières, en fait, tout son violent changement de front, l'avait rejeté dans cette espèce de mystère dont à son arrivée dans le pays il avait paru enveloppé, en sa qualité de catholique.

Cependant un petit événement qui se produisit à la fin de la saison des chasses compliqua de nouveau la situation.

Un groupe d'hommes et de jeunes garçons aux jambières de cuir, armés de lourds bâtons, étaient réunis à l'entrée du parc à dix heures et demie, et il était entendu qu'on allait battre les couverts de Werthely pour la dernière fois de la saison. Il faisait un vrai temps de chasse : un ciel de turquoise, de la gelée dans l'air et une petite brise. Trois ou quatre épagneuls tiraient sur des petits garçons rivés au bout de leurs chaînes; l'air était rempli de conversations à mi-voix, et Mr Truman, en veste de velours à côtes, se tenait un peu à part comme Napoléon avant la bataille. On savait qu'il devait y avoir six fusils; le château en fournissait trois, trois autres devaient venir d'assez loin : des personnages qu'on appelait « le colonel », Mr Francis et Parkins. Le colonel avait déjà remonté l'avenue à toute allure dans son dog-cart, visage rouge et cheveux blancs tondus, son groom à côté de lui; on pouvait déjà apercevoir Mr Francis qui venait à pied de la gare, portant son fusil, comme dix heures et demie sonnaient à l'horloge de l'église du village.

On entendit ensuite claquer une grille à l'intérieur du parc; et, trois minutes plus tard, Jack et ses quatre invités apparurent : le colonel, magnifique dans son ample culotte à carreaux voyants, ses guêtres et sa veste à plis, et les trois hommes en séjour au château. Il était évident que Jack n'avait pas l'intention de chasser; Il ne l'avait pas fait une seule fois cette saison; et aujourd'hui ses bas de laine et ses souliers bas montraient clairement qu'il ne ferait pas d'exception.

Il y eut une courte pause pendant qu'on attendait encore Parkins. Il aurait dû arriver par le train de dix heures quinze, et Mr Francis déclarait ne pas l'avoir aperçu. Jack faisait les cent pas, nu-tête, balançant sa canne et donnant des instructions à Mr Truman, tandis que les rabatteurs attendaient par groupes

CATHOLIQUES BELGES

soutenez notre effort

d'apostolat intellectuel

oscillant lentement d'une jambe sur l'autre, que les chiens tiraient de plus en plus fort et que les invités se disaient et se redisaient l'un à l'autre mainte et mainte chose.

Tout à coup surgit un porteur de dépêches. Jack prit l'enveloppe orange et la déchira.

— Parkins ne vient pas, dit-il; appelé, je ne sais où. Il n'y a rien à faire.

Mr Truman salua.

— Pardon, monsieur.

— Eh bien?

— Je ne peux pas faire les couverts de Wetherly avec moins de six fusils, monsieur, dit-il. Nous pourrions les faire avec huit. Jack secoua la tête avec impatience.

— Eh bien! qui voyez-vous? Vous ne pouvez pas prendre vous-même un fusil. On aura besoin de vous.

Mr Truman ne répondit rien. Et l'horloge de l'église sonna onze heures moins le quart.

Les invités se regardèrent les uns les autres puis regardèrent Jack. Une scène un peu désagréable s'était ébauchée la veille au soir, au fumoir. Les plus jeunes parmi les hommes, anciens camarades de collège de Jack, avaient tenté de railler amicalement son puritanisme; mais son air d'extrême impatience, joint à une réflexion sur « ce qui ne les regardait pas », avait produit une gêne. (Algy Lennox avait fait une ou deux petites observations un peu amères sur l'incapacité de la religion de rendre les gens polis.)

Chacun regardait donc les autres d'abord, puis Jack, dans un silence de mort. On vit Jack se mordre les ongles.

— Au diable! dit-il tout à coup. Truman, envoyez un de ces garçons chercher mon fusil. Et dites-lui d'apporter une casquette. Je n'ai pas pris la mienne.

Le bruit d'une conversation rapide et presque fiévreuse s'éleva à l'instant, et le garçon s'engouffra en courant dans la grille du parc.

— Allons-y tout de suite, en tout cas, observa Jack. Nous avons un bon kilomètre à faire à travers champs. Oui, nous pouvons nous déployer. Il peut y avoir des oiseaux isolés.

II

Le lunch devait être servi à une heure dans le hangar d'une ferme, et Mary et Sarah devaient s'y trouver.

Un peu après midi, elles arrivèrent ensemble à travers les couverts qui avaient été déjà battus, guidées par le bruit du tir, et elles émergèrent enfin sur une des larges allées cavalières qui partageaient ce bois en trois ou quatre grands taillis. Droit devant elles, leur tournant le dos et faisant face aux grands arbres dépouillés, le colonel attendait, les jambes écartées d'un mètre. Mary siffla doucement pour signaler leur présence et, rassurée par un signe de tête, elle s'assit sur une souche.

C'était une journée délicate; les deux amies n'avaient rien dit d'important pendant qu'elles gravissaient la colline. Le monde, vu d'ici, paraissait charmant : le bois qui se dressait devant elles, comme un mur, partait du vert sombre des rhododendrons et des taillis pour s'achever en filigrane contre le ciel éclatant, et il ne faisait pas assez froid pour qu'on ne pût en jouir. Tout se taisait à présent; la battue était longue et les rabatteurs devaient être à un kilomètre de là. Le gibier n'avait pas encore fait son apparition.

En de tels moments, on tombe en un curieux état méditatif, presque hypnotique. Les facultés objectives sont absorbées par une attente extérieure, et les puissances subjectives travaillent à la façon sereine et abondante d'un moulin. Les pensées de Mary avaient désormais un arrière-plan; cela datait de l'été précédent, mais cet arrière-plan était établi plus solidement que jamais depuis les événements du mois dernier. Les religieuses, le passé, l'avenir, les besoins du couvent, Jack : tout cela revenait comme les figures d'un zootrope, évoluant doucement et sans heurts. Et malgré tout, elle ressentait un malaise.

Elle commençait à se demander vaguement ce que faisait Jack. Il avait dit au déjeuner qu'il suivrait peut-être les chasseurs et comme il n'était pas revenu à la maison, elle pensait qu'il était encore avec eux. En tout cas, elle le verrait bientôt au lunch...

Un mouvement de Sarah la ramena à la réalité; et en levant les yeux, elle vit le colonel qui se penchait de droite et de gauche, s'efforçant de voir à travers les taillis enchevêtrés devant lui. Un corps brun partit comme une flèche vers la droite; il y eut

une détonation formidable, un grognement; elle entendit un petit bruit de pattes s'éloigner, puis cesser.

Alors elle se redressa pour observer; elle aimait les journées comme celle-là, qui nous sortent de nous-mêmes.

L'approche du gibier rabattu à travers un bois est aussi mystérieuse et imprévisible que l'arrivée du printemps. Certaines choses y sont constantes; quelques coups classiques se présentent toujours : des oiseaux rapides volant droit et haut comme des projectiles, un groupe astucieux qui prend avantage des moindres abris; une certaine proportion de lapins qui apparaissent et disparaissent comme des balles de cricket bien envoyées; des lièvres qui surgissent tout à coup, s'asseyaient et vous regardent, puis font quelque chose d'imprévu; des pauses inexplicables, suivies d'une inexplicable affluence de cibles vivantes — tous ces phénomènes prennent place dans une chasse normale. L'adresse consiste à discerner, à aborder chacun de la façon qui convient. Mary s'amusa beaucoup aujourd'hui... Elle eut le plaisir d'assister à une demi-douzaine de coups parfaits. Elle vit à plusieurs reprises le vol au-dessus de sa tête, doux et incurvé; le coup partait, la courbe se brisait et, après une pause, elle entendait le choc moelleux sur les feuilles sèches. Elle compta sept lapins, tous tués dans les règles comme ils traversaient l'allée cavalière, et deux lièvres. En outre, elle eut le plaisir non moins vif, bien que différent, de voir quatre fois un faisan filer indemne, gloussant, triomphant et affolé, ayant devant lui un été de répit au fond des bois.

Observer le colonel était toujours délicieux. Il n'était pas assez fort pour être infaillible; il n'était pas assez faible pour être décevant. Et il paraissait si capable, si bien à son affaire, si posé! Il souriait franchement quand tout allait bien et s'indignait contre autre chose que lui-même quand cela n'allait pas.

La pensée de Jack lui revint à l'esprit... Ah! quel dommage...

Un ou deux rabatteurs surgirent tout à coup; le colonel se retourna,

— Cela marche très bien pour un dernier jour, mistress Weston. Ah! lady Sarah.

Il retira sa casquette d'un air cérémonieux.

Il est toujours curieux d'observer les deux sexes dans une occasion comme celle-là. La situation est celle des temps primitifs. Les hommes parlent en maîtres; les femmes se soumettent docilement. Les femmes y sont seulement tolérées. Elles représentent les squaws qui devront tout à l'heure rassembler et faire cuire le gibier aux feux du campement de la tribu. On les traite poliment de haut en bas, on se moque doucement d'elles et elles jouent leur rôle à merveille. Les jummes sont tout au plus tolérants et charitables. L'esprit chevaleresque disparaît ou n'est gardé que par une série d'efforts violents. Et les hommes sont si contents d'eux! Il y a dans l'air le sentiment du devoir accompli et des fatigues supportées.

Le colonel était splendide. Il écoutait les menus propos d'un air magnanime et Sarah lui donnait la réplique avec une admirable déférence; tandis que Mary bien qu'elle aimât ces choses, n'était pas tout à fait sûre qu'elles fussent l'unique devoir de l'homme et les observait philosophiquement. Mais sa philosophie reçut un petit choc.

Elle entendit Jack et Mr Truman qui s'approchaient en causant avec animation et, un instant plus tard, elle les vit apparaître. De la main gauche de Mr Truman, pendait un coq faisant mort (les gardes-chefs condescendent rarement à porter un lapin;) sur l'épaule de Jack on discernait sans aucun doute un fusil. Il s'arrêta au milieu d'une phrase en rencontrant le regard de sa femme.

— Comment, Jack, dit-elle, quel fusil?...

Il baissa les yeux,

— Parkins n'est pas venu, dit-il d'une voix un peu haute. Je le remplace.

Elle s'arrêta un court instant.

— J'en suis bien contente, dit-elle. Sarah et moi, nous restons derrière vous pendant la prochaine battue. N'est-ce pas?

La battue suivante fut encore plus amusante pour les spectateurs.

Les tireurs se déployèrent dans une prairie en dehors des bois; Mary et Sarah, debout à un ou deux mètres de Jack, pouvaient voir la ligne d'un bout à l'autre. Algy Lennox était immédiatement à leur gauche, et les autres, jusqu'au gros colonel, allaient en diminuant sur la droite.

Mary avait conscience de ses émotions, et elle était incapable de formuler aucune conclusion. Elle essayait de se dire que Jack

était très raisonnable et qu'elle devrait en être bien contente, mais en même temps elle éprouvait une faible irritation. Elle prit la résolution d'observer le tir de Jack dans un silence plein de sérénité, et de louer avec un grand enthousiasme chaque coup heureux. Elle décida aussi de ne pas échanger un coup d'œil avec Sarah. Tout cela était très déraisonnable et elle le savait.

Mais le tir de Jack était si mauvais qu'il y eut peu d'occasions d'enthousiasme. Jack était rigide comme une statue et il manqua tout, excepté un lapin qui le regardait, hésitant, et qu'il tua à quinze pas.

La série commença par un faisceau qui s'élevait lentement et perpendiculairement des broussailles, juste en face. Deux charges déchirèrent l'air autour de lui et il disparut en croassant dans le bois. Un lièvre suivit, qui traversait le terrain dégagé d'un bon petit pas tranquille, et l'herbe sauta deux fois en l'air derrière lui. Il y eut ensuite un tumulte de faisceaux qui firent explosion coup sur coup comme un feu d'artifice. Le lapin vint à son tour et mourut. Quelques faisceaux suivirent et survécurent, et ainsi de suite.

Il y eut une petite pause gênante, comme deux rabatteurs apparaissaient avec un chien.

Mary respira longuement.

— Vous avez très bien tué ce lapin, dit-elle.

Jack répondit après un instant :

— Ne restez donc pas si près de moi une autre fois. Cela me gêne.

III

— Puis-je entrer? demanda Mary ce soir-là, un peu avant minuit, en frappant à la porte de la chambre de Jack.

La soirée avait été terne. Plusieurs personnes sympathiques étaient venues dîner, dont trois célibataires tout à fait agréables; cependant, la réunion avait manqué d'animation. Jack lui-même ne semblait pas absolument à l'aise.

Elle n'avait pas eu occasion de lui parler tête à tête jusqu'à présent, et même à présent, elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle désirait lui dire. Tout était sûrement pour le mieux. Jack avait chassé, non parce qu'il le désirait, mais simplement pour prendre la place d'un absent. Et d'ailleurs, pourquoi ne chasserait-il pas? Ce degré de bon sens n'était-il pas exactement ce qu'elle lui avait prêché si souvent?

Cependant elle était troublée; elle sentait qu'il y avait quelque chose à dire, bien qu'elle ne sût pas quoi. Elle s'était assise au coin du feu, en peignoir, avait renvoyé sa femme de chambre et avait écouté ardemment jusqu'à ce que la porte de Jack, au delà de la sienne, se fût refermée et que ses pas eussent résonné à l'intérieur.

— Oh! oui, entrez, dit-il.

Il était adossé à la cheminée, les jambes écartées, en veston d'intérieur, et il ne bougea pas quand elle entra.

— Qu'y a-t-il?

— Oh! rien, dit gentiment Mary. Je vais m'asseoir une minute. Votre feu chauffe mieux que le mien. Etes-vous content de votre journée?

— Très content. J'ai oublié de vous parler du lunch; il était très convenable.

Mary s'installa délicatement dans un fauteuil de chintz et allongea ses pieds. Puis elle se décida tout à coup :

— J'ai été excessivement contente que vous chassiez, dit-elle. Qu'était-il arrivé à Mr Parkins?

Il ne répondit pas à sa question.

— Etes-vous vraiment contente? demanda-t-il brusquement.

Mary le regarda avec un étonnement feint.

— Mais naturellement, dit-elle. Ne vous l'avais-je pas demandé mainte et mainte fois?

Jack grommela.

— Mais Jack...

— Eh bien?

Elle se rua sur l'obstacle.

— Je veux dire que je suis très contente que vous l'avez fait cette fois-ci. Je ne veux pas dire...

Il attendait sans dire un mot.

Elle se rua de nouveau sur l'obstacle. Elle n'avait pas l'intention de dire cela quand elle était entrée, mais la charmante intimité de cette chambre, la leur du foyer, Jack dans son veston d'inté-

rieur, et le reste, firent tomber devant elle deux ou trois barrières. Elle se pencha un peu en avant, regardant le feu.

— Je veux dire que je suis contente pour cette fois. C'était très bien et très raisonnable de le faire. Mais, vous savez, je ne pense plus comme il y a deux mois, ni même comme lorsque vous n'avez pas suivi la chasse à courre.

— Que voulez-vous dire? fit-il d'une voix studieusement assurée.

Elle leva les yeux un instant.

— Eh bien! j'ai un peu changé, dit-elle. Je veux dire... Oh! il vaut mieux en finir une bonne fois. Je veux dire que je comprends infiniment mieux votre manière de voir que je ne le faisais d'abord.

Il y eut un silence de mort. Elle sentit qu'elle avait fait un pas d'une importance insoupçonnée.

Elle n'avait rien vu sur le visage de Jack quand elle avait levé les yeux tout à l'heure. Le chandelier était posé sur la cheminée et Jack se trouvait à contre-jour. Elle le regarda de nouveau, presque timidement, et vit seulement qu'il la regardait. Alors il bougea un peu.

— Expliquez-moi, dit-il. Que voulez-vous dire?

Mary se rejeta en arrière, croisant ses mains derrière la masse de ses cheveux que la femme de chambre venait d'arranger pour la nuit. Il lui semblait, sans qu'elle sût pourquoi, que c'était là une conversation capitale. Elle pensait que c'était parce qu'elle allait faire une confidence, et elle ne savait pas très bien jusqu'où elle irait, ni même jusqu'où elle avait déjà été. Elle décida donc d'être naturelle. Eh bien, dit-elle, c'est un peu difficile à exprimer. Je... je crois que je devrais dire que je suis un peu de votre avis; je pense qu'il faut être plus... Oh! gémit-elle soudain, c'est insensé. Non. Je veux dire, enfin, plus sérieux. Je... je ne suis pas très sûre que la chasse et le cricket, et tout ce genre de vie soient l'idéal. Oh! Jack, je vous en prie, ne me croyez pas excessive. Je ne peux pas dire cela comme vous... Oh! que dirait Sarah?

Elle se raidissait en parodiant sa propre angoisse, et le savait. Mais cela lui parut le seul parti à prendre.

Jack se retourna brusquement vers la cheminée, y prit un petit bol de porcelaine de Chine, que tenait un petit Chinois de po celaine, et se mit à l'examiner de l'air absorbé d'un connaisseur. Pendant un instant, elle se trouva un peu différent. Puis elle décida que ce devait être de peur d'en dire trop long : c'était par un sentiment trop profond qu'il se taisait.

— Oh! vous commencez à être de cet avis, dit-il lentement.

Voulez-vous dire...

— Non, non, cria Mary soudain effrayée. Je ne désire pas du tout faire ce que vous aviez d'abord proposé : les deux couvents. C'est absolument impossible. Mais je l'entendais d'une autre façon. Je pense que vous avez été admirable et je voudrais vraiment vous a der. Et je trouve très bien que vous ayez chassé aujourd'hui. Cela prouve que vous retrouvez votre équilibre. Il me semble que tout sera plus facile maintenant, pour l'un et pour l'autre. Je ne désire pas du tout que vous fassiez des sports une affaire sérieuse, comme avant. Mais je désire vous voir capable de vous y remettre au moment voulu, et que vous soyez un bon magistrat, un bon propriétaire, et le reste; et qu'en même temps vous disiez vos prières, gardiez vos habitudes de piété. Je... trouve cela admirable, acheva-t-elle brusquement.

— Je comprends, dit Jack d'une voix brève.

— C'est le couvent, dit-elle, un peu soulagée à présent que sa confession était faite. Elles m'ont fait un bien énorme.

— Mais je voudrais savoir, dit Jack en remettant soigneusement le bol de Chine en place, je voudrais savoir exactement ce que vous désirez. Voulez-vous dire...

— Je veux dire que je vais me convertir aussi. Voilà la chose en un mot. J'y ai beaucoup pensé. Oh! je sais que Sarah poussera les hauts cris, mais je ne le lui dirai pas. Cela ne la regarde pas. Elle s'en apercevra si elle veut; ça m'est égal. Et il me semble que nous pouvons continuer à vivre comme avant, tout en étant plus pieux. Il me semble que vos idées sont parfaites : celle du couvent et toutes les autres. Je ne peux pas imaginer pourquoi nous ne serions pas tous deux d'excellents catholiques, tout en continuant à vivre ici. (Elle commençait à parler un peu fiévreusement et s'en apercevait.) Je ne crois pas un instant que nous devions renoncer à tout cela et être autre chose. Et je voulais vous le dire. Je ne suis pas du tout d'accord avec vos premières idées, vous savez, et je ne le serai jamais... Je pense que c'était

pur fanatisme que d'aller tous les deux au couvent, ou d'habiter un cottage de garde-chasse. Nous ne sommes pas faits pour ça, vous et moi, n'est-il pas vrai? Oh! je suis bien sûre que vous vous en apercevez maintenant. Mais je voulais vous dire que je suis d'accord avec votre manière d'être actuelle et... et que je ne vous serai pas un obstacle. Comprenez-vous, Jack?

Il y eut encore un moment de silence.

Mary sentit son excitation se calmer un instant comme fait une vague avant de se briser. L'impulsion avait été si soudaine qu'on eût dit une inspiration. Mais elle était mue par un autre motif qu'elle refusait de s'avouer.

L'essentiel était de savoir comment Jack réagirait. Elle attendit sa réponse avec une extraordinaire anxiété. Il lui semblait qu'une sorte d'arrêt fût en suspens. Le visage de Jack était toujours dans l'ombre et en cet instant elle sentit que de terribles conclusions allaient être formulées hors de toute proportion avec la situation telle qu'elle venait de l'exposer. Cette fois, encore, elle savait, mais refusait de savourer quelles étaient ces conclusions.

Quand Mary retourna dans sa chambre, cinq minutes plus tard elle savait, et son cœur en défaillait, que le jugement avait été différé.

Jack s'était seulement agenouillé tout à coup devant elle en l'embrassant.

— Merci, ma chère, avait-il dit : rien de plus. Puis il s'était relevé, lui avait dit bonsoir d'un signe de tête et était parti.

Mary resta donc encore une bonne demi-heure assise devant son feu, immobile.

CHAPITRE IX

I

Lady Carberry ne se sentait pas très bien. En un mot, c'était la digestion... Mais des troubles comme ceux-là peuvent avoir une grande importance à un certain âge et pour certaines constitutions, et le petit docteur Basing lui recommanda d'abandonner pour le moment sa promenade en voiture et de rester à la maison pendant une semaine ou deux.

Le petit cérémonial n'eut donc plus lieu. Les gros chevaux engraisserent un peu; le vieux portier, dont le rôle consistait à se tenir nu-tête et l'échine courbée auprès de la grille, à trois heures moins vingt, ronfla désormais sans interruption sur sa chaise; le cocher resta une demi-heure plus tard à l'office après le dîner, et au bout de trois jours, on demanda à miss Fakenham de venir à Hedham.

Tout cela pesa assez lourdement sur Sarah à qui échet le devoir journalier de rôder dans la maison sans rien faire de particulier. Elle marqua nettement le pas derrière la femme de chambre de Sa Seigneurie, et il lui fut enjoint de recevoir les ordres de cette personne importante. L'arrivée de miss Fakenham lui apporta donc plutôt un soulagement.

Mais ce fut une période très mélancolique; le flot ténu des invitations s'était tari; il était impossible d'accepter des invitations, et Sarah en fut réduite à faire de longues chevauchées solitaires pas trop longues, — car sa mère pouvait avoir besoin d'elle — et à voir Mary autant qu'elle le pouvait à ses moments perdus.

Naturellement, Mary avait bientôt laissé entendre à mots couverts ce qu'il y avait dans l'air, et la mélancolie de son amie s'en accrût d'autant. Il lui semblait très dur que cette amie si naturelle et facile à vivre eût ainsi tourné. Elles eurent quelque chose comme une petite querelle peu de jours avant Pâques. Elles semblaient emportées par des courants contraires, disait Sarah.

— Je ne peux pas comprendre pourquoi vous faites tant d'embarras, dit-elle. Il me semble que vous étiez bien plus gentille auparavant.

Mary s'arrêta, la main sur la barrière du jardin. Elle était venue à pied dans l'après-midi pour avoir des nouvelles de lady Carberry, et Sarah était venue la reconduire jusqu'à la barrière qui s'ouvrait sur un raccourci à travers le parc.

— Je ne crois pas que ce soit l'essentiel, dit-elle.

— Ça l'est pour moi, dit Sarah. En outre...

— Quoi?

— Il me semble que c'est l'essentiel pour tout le monde. La religion ne peut certainement rien faire de mieux que de rendre les gens aimables et naturels. Ce bas monde existe pour de bon; quant à l'autre...

— Eh bien?

— Eh bien, quant à l'autre monde, personne n'en sait rien de certain.

— Les catholiques le savent, riposta Mary d'un ton coupant.

— Vous le dites.

Sarah était certainement d'assez mauvaise humeur aujourd'hui. La matinée avait été éprouvante. Le docteur était venu comme d'habitude, et s'était montré assez sombre; il s'était refusé à donner aucune assurance quant à l'époque où la vieille dame pourrait reprendre sa vie normale. Et Sarah avait été convoquée pour se faire prendre en faute. Mary lui sembla donc la goutte d'eau qui fait déborder le vase.

— Vous êtes un peu hargneuse, dit la jeune femme en souriant.

Sarah eut un petit grogrement d'impatience.

— Je déteste votre bonne humeur secourable, dit-elle.

Mary laissa la barrière retomber entre elles, et son visage s'assombrit très légèrement.

— Très bien, dit-elle. Adieu.

— Adieu, dit Sarah avec une dignité subite.

Tout cela était très fatigant et très ennuyeux, pensait Sarah en rentrant à la maison. Elle savait parfaitement qu'elle s'était mal conduite, mais elle aimait mieux se dire que c'était Mary. Deux jours plus tard, un événement soudain fit oublier ces vétilles.

Elle était montée voir sa mère vers midi et l'avait trouvée encore plus sévère que de coutume. Le bouillon n'avait pas été bien préparé, et c'était entièrement la faute de Sarah qui n'avait pas surveillé d'assez près les domestiques. Que ferait-elle, je vous le demande, quand elle aurait une maison à elle, si elle ne pouvait même pas commander des domestiques bien stylés? Ne vaudrait-il pas mieux que miss Fakenham prit la maison en main pour le moment? Et ainsi de suite. Le pire était que toute riposte fût impossible. De plus, la vieille dame gardait dans son lit une dignité redoutable, couronnée d'une mantille de dentelle noire; son visage couperosé était tiré et défat, avec, sous les yeux, des poches désagréables à voir. Toute la chambre elle-même évoquait la parodie pathétique d'une chambre de parade; le grand lit d'acajou à colonnes, la table de toilette de citronnier, couverte d'objets d'argent, la légère odeur de fourrures de robes, d'eau de Cologne, l'épais tapis, la carquette de bain, la petite rangée de miniatures, les solennels meubles de chintz, tout concourait à évoquer un grand personnage à son déclin, entouré de richesses dont, pour cause de troubles digestifs, il ne pouvait plus jouir en paix.

— Vous devriez être plus attentive, ma chère, observa la mère quand la fille eut été suffisamment humiliée. Quand votre père est mort, je ne le quittais ni jour, ni nuit.

— Mais, mère, vous n'en êtes pas là.

— On ne sait jamais, dit la vieille dame qui savait parfaitement qu'elle allait guérir, et qui avait dit ce matin même, et non sans chaleur, au docteur Basing qu'elle n'entendait pas être traitée en impotente. On ne sait jamais. Je sais seulement que vous deviez être plus attentionnée. Le bouillon n'avait aucun goût ce matin. J'ai pu à peine en avaler une ou deux cuillerées. Ne l'oubliez pas à l'avenir, ma chérie.

— Je regrette beaucoup, mère; mais réellement, le bouillon...

— Non, ma chérie, je n'attends pas que vous le prépariez vous-même; ce serait trop demander. Mais c'est le ton général de la maison qui se fait voir dans de petites choses comme celle-là. Si les domestiques avaient été tenus à leur ouvrage, cela ne serait pas arrivé. Maintenant, allez vous amuser, ma chérie. Un bon petit tour à pied avant le lunch vous ferait du bien. Avant de partir, donnez-moi ce livre de prières et la miniature de votre pauvre père. J'aime les avoir à côté de moi... Et dites à Linton de venir me trouver immédiatement. Veillez à ce que la porte capitonnée reste fermée en haut de l'escalier. Je pense que ce n'est pas trop demander, étant données les circonstances.

Sarah la regardait, partagée entre la compassion et le ressentiment. Et c'était ainsi toute la journée.

Elle avait certainement très mauvaise mine, ce matin. Ses vieilles mains donnaient de petites secousses irritées à la couverture de soie étendue sur elle, et son visage était barré de plis rigides comme du fer. Le bouillon dédaigné demeurait dans une soupière cannellée sur le guéridon au pied du lit, et deux miettes de pain grillé, sur le bout du nez de la vieille dame n'en rendaient sa dignité que plus pathétique.

Sarah fit quelques observations convenablement filiales et descendit.

La table du lunch augmenta son impression de tristesse par l'exactitude de son cérémonial, dont chaque détail était dicté par des lois irrévocables. Le maître d'hôtel était immuable, la nourriture excellente. Et pourtant la chaise de la maîtresse de céans était poussée contre le mur; sa place au haut bout de la table, étant sacrée, restait vide; l'agneau rôti reposait devant la place accoutumée de Sarah, au milieu de grand côté, face aux fenêtres. Et miss Fakenham n'était d'aucuns secours; elle restait sombre et effacée en face de Sarah, répondait correctement à toutes ses réflexions et n'en risquait aucune de son cru.

Ce fut au moment où l'on servait le dessert que la foudre tomba. On entendit un coup de sonnette; le maître d'hôtel fit un signe impérieux et discret au valet de pied qui disparut. Le maître d'hôtel, après avoir servi, disparut aussi et revint au bout de deux minutes, un peu essoufflé.

— Sa Seigneurie a été subitement indisposée, mylady. La femme de chambre de Sa Seigneurie...

Alors toutes deux se levèrent et volèrent là-haut.

II

Mary apprit la nouvelle par le docteur Basing dans l'après-midi et en fut affectée avec cette nuance de stupeur qu'apportent toujours les nouvelles de ce genre quand elles concernent quelqu'un qui vous déplaît.

— Morte? Ce n'est pas possible!

Le docteur calma son cheval et se pencha un peu plus au-dessus de la barrière. Ils étaient devant l'entrée du parc.

— Si, vraiment, dit-il. C'est ce que je craignais. Le cœur était faible. Tout était fini cinq minutes après mon arrivée.

Mary fit aussitôt faire demi-tour à son poney et partit.

La maison était dans un état de torpeur qui suggérait l'idée du désordre sans le manifester. Mary y retrouvait, comme en un mauvais rêve, l'état de sa propre maison sept mois plus tôt. Il lui semblait voir un visage familier dans un évanouissement. Dans le hall que lady Carberry avait si souvent traversé devant elle comme en un cortège de gala, il y avait de petits détails à peine perceptibles mais qui, réunis, témoignaient d'un réel bouleversement. Une casquette de cricket écarlate et noir, appartenant de toute évidence à un valet de pied, s'était au milieu de la coupe de majolique où l'on déposait les cartes de visite. (Le maître d'hôtel l'escamota prestement en venant ouvrir la porte.) Un parapluie gisait à terre en plein milieu du hall, et il y avait une petite soupière blanche cannelée sur le siège d'une chaise de bois poli.

Elle passa rapidement dans le petit salon, antré à peine éclairé par les lueurs du foyer, et par celles du jour expirant que laissaient pénétrer les fenêtres dont on n'avait pas fermé les volets. Une personne, blotie dans un fauteuil profond, se leva d'un bond à son entrée et se jeta dans ses bras, les yeux fous...

— Et le pire de tout, gémissait maintenant Sarah, c'est qu'elle ne m'a pas reconnue. La dernière fois que je l'ai vraiment vue, elle était fâchée contre moi. Oh! chérie, croyez-vous qu'elle comprenne maintenant?

Mary sertra son amie dans ses bras.

— Ma chérie, tout est sûrement arrangé. Ne pensez pas à cela.

— Oui, oui; mais que pense-t-elle maintenant? Vous autres catholiques, vous dites que vous le savez.

Mary hésitait. La notion du purgatoire était-elle intelligible à Sarah en ce moment? Et pourtant, en ce moment ou jamais, le purgatoire était évidemment nécessaire!... Elle hésitait.

— Le recteur est venu. Il m'a parlé du ciel et de toutes ces choses; mais, chère Mary, je ne puis imaginer mère... comme ça. Croyez-vous vraiment?...

Alors Mary essaya de se faire comprendre. Elle fit vraiment de son mieux; elle insista sur le bonheur éternel destiné à tous ceux qui ont bien agi selon les lumières qu'ils ont reçues; elle atténua certains points qu'il n'était pas nécessaire de discuter; elle dit qu'elle était tout à fait d'accord avec Sarah quant à la difficulté d'imaginer déjà lady Carberry dans un entourage de palmes et de harpes célestes; elle se fit doucement insinuante.

— Dieu sait ce que je vais devenir maintenant, gémit Sarah.

Le mince flot de consolations que lui versait Mary tarit subitement. Il n'y avait vraiment aucun besoin de la consoler.

Elle s'en retourna une heure plus tard. Oh! oui, elle était montée voir la table de toilette de citronnier et ses ornements d'argent,

et le lit d'acajou, et le corps auguste et terrible qui y reposait. Une garde malade était assise au pied du lit. Sarah s'agenouilla à côté d'elle. Trois bougies brûlaient et un petit feu, devant lequel séchaient quelques linges, flambait dans la cheminée. Miss Fakenham, Mary se le rappela après coup, était quelque part dans la chambre: une ombre pleurant en silence.

Sarah redescendit avec elle à travers la maison muette comme la mort, se cramponna encore à elle, écouta sans les entendre les derniers mots que Mary s'arrachait avec un effort insupportable.

Et pourtant, comme la jeune femme s'en allait dans la nuit, au trot de son poney, en dépit de ce qu'elle venait de voir et du chagrin de son amie, elle ne songeait ni à l'un ni à l'autre, mais à ce conflit intérieur qui, une fois de plus, s'élevait en elle.

III

Jim était encore au lit, dans une chambre de la maison de sa tante à Londres, qu'il apprit la nouvelle par le premier courrier. Cette chambre était tellement à l'image de son locataire qu'elle mérite bien une description. D'abord, elle était entièrement tapissée et peinte d'un blanc crémeux, à l'exception d'une petite frise verte de la teinte même des feuilles de pommier au soleil, couleur que répétaient les courts rideaux de soie des fenêtres, l'étoffe des meubles et le tapis. Tous les meubles étaient d'acajou poli. Ils étaient d'une époque quelconque, mais j'ai complètement oublié laquelle si je l'ai jamais su; ils avaient des pieds fuselés et une courbe particulière. Le lit lui-même était d'acajou, très délicat et raffiné, avec une belle petite marqueterie incrustée dans le chevet sculpté. Il n'y avait pas beaucoup de meubles: la chambre avait un aspect vide, mais c'était un vide coûteux.

Au pied du lit, sur une chaise longue discrète, à dos droit, les vêtements de Jim attendaient, tout prêts. (Son valet de chambre l'avait réveillé une demi-heure auparavant, avait préparé sa robe d'intérieur en tissu éponge et placé un petit service à thé de porcelaine rose à côté du lit.) Ces vêtements, mêmes vides de Jim, étaient une caresse pour les yeux, tant ils étaient parfaits; et auprès d'eux s'étalait une de ses belles paires de chaussettes à coins brodés avec leurs jarretelles.

Mais le lit lui-même et son occupant formaient la gloire de la pièce, si blancs étaient les draps, si délicat le couvre-pied de soie, si beau le pyjama et si calme le propriétaire de toutes ces choses.

(J'aime Jim, je le répète; du moins, j'aime à laisser mon imagination courir autour de lui et à le regarder, à le toucher avec des doigts respectueux. Il est si parfait, si fidèle au type, si satisfait.)

En outre, j'oubliais de mentionner, sur la table près de son lit, un petit livre de poèmes français relié en vélin, un étui de cigarettes d'argent et une boîte d'allumettes qui faisait jaillir une flamme presque sans aucune intervention. Et sur la table à pieds fuselés, au delà de la chaise longue, reposaient quatre autres livres, — pas plus — dans un petit support.

Il restait couché très paisiblement et pensait de toutes ses forces, et si l'on pouvait savoir la vérité, je crois qu'il accomplissait la lutte suprême de son existence. Il se demandait s'il irait ou non à l'enterrement, rien de plus. La lettre de sa tante, encore ouverte sur son lit, l'informait que la cérémonie aurait lieu dans trois jours, et il devait envoyer tout de suite un télégramme. Son bain refroidissait donc rapidement dans la pièce voisine pendant qu'il livrait ce combat.

C'était un combat, parce qu'il lui plaisait d'en faire le symbole d'un conflit dans lequel il était depuis longtemps engagé. La question était: devait-il épouser Sarah, ou non?

Les alternatives se posaient devant lui, dans leurs plus petits détails. Jim était essentiellement célibataire; les gens de son tempérament le sont toujours; ils se suffisent glorieusement à eux-mêmes. Leur atmosphère est chose si individuelle qu'ils affrontent rarement le risque d'une intrusion étrangère. Qui pourrait dire, par exemple, si le goût de Sarah atteindrait jamais à tout ce que représentaient ce blanc, ce vert pomme et cet acajou? Et sinon...

D'un autre côté, il y avait beaucoup à dire en faveur du mariage. Un célibataire individualiste et artiste est exposé, quand il atteint un certain âge, à être traité trop en individu et trop peu en personnage social. Il n'est plus capable de chasser ou de jouer au billard ni même de pêcher aussi bien qu'il le voudrait, et une conversation philosophique ne peut pas plaire éternellement. Mais le

mari de lady Sarah serait toujours pris en considération. Il aurait tout de suite deux maisons, et une troisième maison à la mort de sa tante, sans compter des revenus très convenables. Il n'aurait plus besoin de rester dans son ministère; il pourrait même ajouter de nouvelles unités à ses premières éditions. Et, après tout, Sarah n'était pas plus mal qu'une autre et pouvait être susceptible de grands perfectionnements.

Ainsi donc, Jim reposait et considérait ces choses, sa mince tête noire contre la toile blanche, et les yeux clos.

Il ne faisait même pas semblant de regretter la mort de lady Carberry, cause de cette crise. Il ne pourrait plus musarder là-bas. Sarah, sans aucun doute, serait bientôt entraînée dans d'autres milieux, et pourrait, c'était admissible, après tout, trouver quelqu'un encore plus à son goût que Jim. C'était maintenant ou jamais...

Une petite pendule de porcelaine ventrue sonna neuf heures sur la cheminée avec un son de cathédrale lointaine. Jim ouvrit les yeux et appuya sur la sonnette à côté de son lit.

— Faites seulement couler un peu plus d'eau chaude, dit-il à son valet de chambre. Je descendrai dans une demi-heure, et il y aura un télégramme à envoyer dès que je serai descendu.

La grande décision était donc prise; et Jim la considéra de nouveau sous d'innombrables aspects en mangeant un rognon et demi, et en buvant un peu de café avant de partir pour Whitehall. (Le rognon était un peu sec, remarqua-t-il; il en parlerait à qui de droit. Non, après tout, il n'en parlerait pas; c'était de sa faute puisqu'il était en retard, et le café était si bon que cela faisait compensation.)

Dix minutes plus tard, encore, il était dans le vestibule, toujours pensif, glissant ses bras dans le manteau que lui tendait respectueusement Charles, son valet de chambre.

— Non, je vais prendre le parapluie. Pas de cab; je ferai au moins une partie du chemin à pied. La dépêche est bien partie?

— Oui, Monsieur.

Alors, il sortit et tourna vivement sur la gauche.

Et, c'est ainsi que les mystères de la vie et de la mort sont tissés et entremêlés.

IV

Je pense aussi que cela vaut la peine de décrire les obsèques. Deux grandes colonnes du journal du comté furent remplies par leur chronique, relatant la liste des assistants, le train spécial venu de Londres, la foule des voitures et des automobiles à la porte du cimetière. En outre, le cimetière lui-même y figurait en détail : le symbolisme exquis du soleil qui perçait les nuages, le surplus blanc du vénérable recteur, l'extraordinaire beauté du chant des hymnes : *Pour tous les saints et Maintenant que la tâche de l'ouvrier est terminée.*

La silhouette distinguée et accablée par la douleur de lady Sarah faisait quatre fois son apparition dans les deux colonnes, et un mot de tribut était payé à la largeur d'esprit de Mr et de Mrs Weston et spécialement à la délicate sympathie de cette dernière qui, pour la première fois depuis qu'ils résidaient à Manningham, était entrée dans l'église paroissiale. Il était également remarqué que Mr James Fakenham accompagnait sa tante en cette occasion douloureuse et qu'il était revenu avec la famille à la maison mortuaire.

Pour Mary, l'unique impression fut une horreur sans mélange.

Elle arriva avec Jack dix minutes avant le commencement du service et, s'étant assise dans l'église à la place qui lui était assignée, elle observa à travers les fenêtres basses, aux vitres claires, ce que le journal décrivit comme le « cortège funèbre ».

Pour la première fois de sa vie, elle vit un corbillard empanaché dans sa réalité, et contempla avec une terreur presque superstitieuse les douze excroissances noires qui, avec leurs longues franges, semblaient autant de têtes échevelées et sans visage dodelinant dans une douleur muette.

Elle vit aussi le grand cercueil plaqué, serti et encerclé d'argent, glisser du corbillard sur les épaules de six hommes en redingote, et elle le vit s'avancer tout le long de l'allée, précédé par le recteur, lisant tout haut des mots qu'elle ne pouvait pas entendre, tandis que le vent s'engouffrait dans son surplis. La famille et la foule suivaient.

Quand l'église fut remplie (j'oubliais de dire qu'entretemps,

la maîtresse d'école avait joué la *Marche funèbre* de Chopin), l'orgue entonna un hymne que Mary étudia soigneusement, hymne racontant la gloire des saints de Dieu et le chant de l'*Alleluia*, qui est leur cantique.

Elle tendit une main et prit celle de Sarah qui se trouvait à côté d'elle, muette comme elle. La mort semblait déjà assez terrible à Mary sans cette espèce d'équivoque; cependant, Sarah lui sourit à travers son voile épais, comme reconfortée. Mary remarqua que Jim se tenait debout à côté de miss Fakenham près du bas côté, la tête respectueusement inclinée.

La cérémonie suivait son cours. Une ou deux fois, elle regarda au dehors les têtes emplumées qui attendaient dans l'allée, à trente pas de là, puis de nouveau, le recteur qui lisait, avec cette énonciation d'humaniste pour laquelle il était renommé dans le district, un énorme fragment d'écriture sainte contenant quelques passages d'une beauté surprenante et beaucoup de choses complètement inintelligibles pour des oreilles modernes : « Il y a une gloire des étoiles... et une autre de la lune... Une sorte de chair... une autre sorte de chair. » Puis elle revenait toujours à cet édifice monstrueux, devant les marches du chœur, chargé et surchargé de fleurs blanches, symboles d'innocence et de simplicité.

Et c'était le corps de lady Carberry, réfléchit-elle, qui reposait là.

Le second hymne, chanté auprès de la tombe, acheva de la remplir d'horreur. Il annonçait avec une réelle beauté d'expression que « la tâche de l'ouvrier était terminée », que « le jour de la bataille était passé » et que « le voyageur abordait enfin sur l'autre rive ». Elle concluait dans chaque verset par un mot sur le « Serviteur » de Dieu qui s'endormait en Lui.

Oh! oui; l'hymne était beau et faisait venir les larmes aux yeux. (Sarah éclata en sanglots au milieu.) On le chanta doucement et respectueusement, et, comme le rapporta la *Gazette*, le soleil se dégagea radieux des nuages qui le voilaient vers l'ouest.

Le recteur prononça les derniers mots avec une intonation presque parfaite; et pourtant, et pourtant...

Oui, en un mot, qu'y avait-il de commun entre toute cette tendresse confiante et la vie de cette vieille femme dont le corps gisait au milieu de tout cela?

Mary lutta contre cette pensée, c'était horrible de penser des choses pareilles; cependant, n'était-il pas indiscutable que cette vie qui venait de finir avait été une vie d'égoïsme absolu? Cette femme avait été dure pour tous ceux qui la connaissaient; elle avait péché de tous les péchés d'orgueil et de présomption et avait pratiqué les formes les plus mesquines de tyrannie que l'on pût imaginer; elle avait gâté, autant qu'il lui était possible de le faire, la vie de cette pauvre fille qui sanglotait à la pensée que les dernières paroles qu'elle avait eues avaient été des paroles de reproche et de malveillance, cette pauvre fille qui, au plus fort de sa douleur, avait eu le temps de se demander ce qu'elle allait devenir. Certainement, cette vieille femme avait eu une vie correcte; elle n'avait pas outragé les convenances, n'avait bravé aucune loi humaine ou sociale; et pourtant, s'il y avait une loi divine d'amour quelque part dans l'univers, sa vie n'avait été d'un bout à l'autre qu'un défi à cette loi. Elle n'avait pas d'amis; elle n'avait que des ombres falotes d'elle-même. Il n'était pas une âme au monde qui dût au bout de huit jours la regretter sincèrement ni une vie qui dût être appauvrie par sa perte. Ces pleurs passionnés de la jeune fille, les larmes discrètement essuyées par miss Fakenham et deux autres dames d'un certain âge étaient tout au plus les symptômes d'une émotion nerveuse. Dans un mois, Sarah serait plus heureuse et plus libre et plus active qu'elle ne l'avait jamais été de sa vie; et quant à cette grave sympathie sur les visages du lord lieutenant du comté, des magistrats, d'une douzaine de fermiers, des tenanciers, bien entendu, de Jim Fakenham et du reste de la foule, cela valait autant, moralement parlant, que les vêtements et les gants noirs dont leurs corps étaient revêtus.

Or cette femme était l'ouvrier et le soldat et le voyageur de Dieu qui avait mérité sa récompense; et l'âme qui avait habité ce corps était supposée entonner l'*Alleluia* éternel. Ne devait-il pas y avoir un appel vers la miséricorde, un aveu de faute et de faiblesse, une profession de foi et d'espérance en une compassion entièrement imméritée et méconnue?

— La grâce de Notre Seigneur Jésus-Christ, et l'amour de Dieu, et la société de l'Esprit-Saint soient à jamais avec nous, dit tranquillement le recteur. Le chœur répondit : *Amen.*

V

En rentrant en voiture dans le parc, le mari et la femme se taisaient. Mary avait promis à Sarah de revenir la voir un peu plus tard, quand les invités seraient partis.

Jack se retourna vers elle dans le landau.

— Ma chérie, dit-il, n'avez pas l'air si accablé.

Mary ne dit rien.

— Je suppose que c'était une brave femme, dit-il.

Mary fit un signe d'assentiment.

— Et Sarah va sans doute aller vivre avec une tante quelconque, poursuivit-il. Elle est fort à son aise, en tout cas. Jim Fakenham était là; l'avez-vous vu?

Mary soupira.

— Oh! Jack, dit-elle, c'était vraiment terrible. Ce corbillard, ces hymnes... tout. C'est ce qu'on appelle un enterrement brillant.

Jack eut un petit grognement plein de réserve. (Mary le trouvait très drôle avec des gants noirs et un pantalon long.)

— Oui, dit-il, je le suppose. Mais je ne vois pas pourquoi ils ne feraient pas cela. Ils ne prient pas pour les morts, vous comprenez; je ne vois donc pas pourquoi ils ne donneraient pas la meilleure interprétation...

— Oh! Jack, vous n'en pensez pas un mot.

Jack regarda par la portière.

Même dans leur délicieux salon, le costume noir de Jack jetait une certaine tristesse. Ils prirent tout de suite le thé, mais tout était un peu sépulcral, malgré cela. Une fois de plus, Jack fit une observation à Mary sur son attitude; et, cette fois, elle sembla la prendre en assez mauvaise part.

— Oh! ne vous tourmentez pas, chéri! dit-elle. Sarah me préoccupe aussi peu.

— Aussi? questionna Jack.

— Comme lady Carberry, dit résolument Mary.

Elle se leva et alla vers la fenêtre, laissant sa tasse à moitié pleine. Le soleil venait de se coucher derrière les collines de l'ouest, et l'air avait cette luminosité mourante qui ressemble à un espoir déclinant; exquis, tendre et mélancolique. Les nuages s'étaient encore plus dégagés avant le coucher du soleil et tout en haut, intermittente, entrevue comme derrière des rideaux fermés, une seule étoile brillait comme un éclat de verre. Audessous, les collines semblaient mornes et menaçantes, couleur de cendres, s'assombrissant encore tandis qu'elle les regardait. Un vent léger secoua la lierre nain de la fenêtre et retomba. Il semblait à Mary que tout attendît quelque solution, quelque mot d'ordre qui mettrait tout en place. Les choses étaient-elles vraiment aussi futiles et dénuées de sens qu'elles le paraissaient? ou y avait-il, après tout, une réponse: une lettre égarée qui donnerait un sens à l'incohérence?... Et en ce cas, était-ce ce qu'elle soupçonnait?...

Mary se retourna brusquement.

— Où allez-vous? demanda Jack en posant sa tasse.

— Je vais un peu à l'église, dit Mary; et elle sortit.

ROBERT-HUGH BENSON.

(Traduit par Madame Maurice Denis)

(A SUIVRE.)

« Défense de l'Occident »

Le livre que M. Henri Massis vient de publier sous ce titre dans la collection « Le Roseau d'Or » proclame avec une telle éloquence la primauté du spirituel, qu'il importe de le proposer à la méditation de nos lecteurs:

Homme de foi profonde et tout ardent de ce zèle qui est le fruit d'un grand amour, formé aux meilleures disciplines de l'esprit, en contact avec la pensée thomiste, épris d'ordre et de clarté, habile à discerner les parentés et connivences des doctrines, le venin des idéologies, à suivre dans l'histoire le sillage des pensées et à prévoir leurs effets dans l'avenir, attentif aux voix diverses qui réclament audience, très au courant des littératures étrangères, M. Massis a déjà, comme on sait, produit une œuvre qui s'impose.

Artiste, il entend servir la Vérité et défendre les âmes. Critique, les œuvres littéraires le retiennent surtout par la réponse qu'elles donnent aux questions essentielles qui intéressent tout l'homme. Et il les juge. Ses jugements sont souvent des verdicts. Les dilettantes s'en irritent, comme d'un manque de goût. N'ayant pas de critère parce qu'ils sont sans foi, comment souffriraient-ils l'audace d'un écrivain qui ose proclamer, sans nul respect pour les idoles, que le vrai est vrai et que l'erreur est absurde avant d'être mal-faisante? L'élégance suprême n'est-elle pas de tout accepter tour à tour et de tout quitter, sans s'attacher ni se soumettre jamais à rien? Henri Massis voit dans les reproches qu'on lui fait une preuve nouvelle de l'urgence de sa tâche, et continue à analyser, à dénoncer les symptômes de la crise de l'esprit.

Des livres déjà nombreux qui composent son témoignage, sa *Défense de l'Occident* nous semble le plus important. Il ne s'agit pas, comme bien l'on pense, et comme il s'en explique en des pages qui ne peuvent laisser subsister aucune équivoque, de défendre l'Occident, « indistinctement et en bloc », ni de faire « le procès de l'Orient en général », de poser entre deux mondes « d'irréductibles antagonismes fondés sur des différences de nature et de race ». Notre Sauveur est le sauveur du monde. Le message de son Eglise s'adresse à toute la terre. Elle le porte sans distinction au Juif comme au Grec, à l'homme d'Orient comme à celui d'Occident. Et c'est d'Orient que la lumière est venue. Mais c'est l'Occident surtout qui l'a reçue. C'est spécialement en Europe que s'est constituée, aux siècles de foi, la chrétienté. C'est l'Europe qui fut longtemps la seule, qui est encore la principale citadelle d'où partent les missionnaires qui portent à toute la terre le nom du Christ. Le nom divin a bien retenti jusqu'aux extrémités du monde, mais en dépit des efforts de l'Eglise, de ses apôtres et de ses martyrs, l'Orient, pris en masse, est resté sourd à l'Evangile. De troubles sagesse, pullulant depuis des siècles en une prolifération inouïe, s'y opposent irrédutiblement à la culture helléno-latine qu'assimila, que transforma le christianisme, non moins qu'au christianisme lui-même, devenu la foi commune de l'Occident. Ces mots Orient et Occident se trouvent ainsi exprimer moins deux parties du globe que l'antagonisme entre la chrétienté et tout ce qui est demeuré en dehors d'elle, entre l'Eglise catholique et les peuples qu'elle a conquis, d'une part, et, de l'autre, toutes les doctrines et toutes les forces qui lui sont étrangères ou hostiles. Sous cet aspect, c'est presque toute l'histoire depuis la conquête du monde méditerranéen à la foi du Christ qui apparaît comme celle d'une défense de l'Occident chrétien contre les menaces de l'Asie non chrétienne et de ses alliés occidentaux.

Or, l'antagonisme prend aujourd'hui une universalité et une acuité singulières. A aucune époque, peut-être, les valeurs humaines et spirituelles symbolisées par le nom d'Occident n'ont été plus périlleusement menacées. L'Orient ne s'est jamais dressé contre nous avec plus d'hostilité, de puissance, de cohésion, il n'a jamais trouvé parmi les transfuges et déserteurs d'Occident d'aussi nombreuses complicités. Les vieilles hérésies, connaturelles aux erreurs des métaphysiques orientales, les idéologies qui rongent depuis plusieurs siècles le corps de la chrétienté semblent opérer aujourd'hui avec les doctrines mortifères de l'Orient la plus redoutable jonction qu'on ait encore vue.

La guerre européenne a grandement augmenté le péril. L'Occident, en donnant au monde le spectacle de ses divisions, a perdu aux yeux de beaucoup le prestige de sa supériorité de culture. Des erreurs européennes puisées chez nous par des Orientaux et asiatisées par eux ont favorisé un véritable « réveil de l'Asie » et provoquent un désir, qui se généralise, de se libérer de toute influence et de toute domination occidentale, une haine plus vive de l'homme blanc, une conviction grandissante de la supériorité de l'Orient « tout esprit », sur l'Occident « tout machine », comme dit Tagore. En dépit des nationalismes surexcités qui se heurtent et s'affrontent là-bas avec la dernière violence, une conjuration panasiatique se dessine dont les voyageurs constatent les progrès rapides et sur laquelle personne ne peut plus fermer les yeux.

C'est à décrire l'état actuel de ces périls, la gravité de ces menaces, à expliquer la nécessité d'une mise en défense plus vigilante de l'Occident, que M. Massis consacre son livre. Ces 250 pages sont trop denses, analysent le concours et l'interaction de causes trop diverses pour qu'on tente de les résumer. On ne résumerait qu'à fausser les perspectives et à donner un raccourci déformant. Il montre d'abord quels alliés naturels le nouvel assaut de l'Orient contre l'héritage latin devait trouver « parmi ces nations de forma-

tion récente qui n'ont pas marché du même pas que les autres sur les routes de la civilisation humaine et qui ne tiennent que de façon artificielle ou incomplète au corps occidental »; en Allemagne d'abord, « dont l'esprit perpétuellement hésite entre la métaphysique asiatique et la latinité et qui semble constituée en état de protestation permanente contre l'idée romaine », que l'affolement, qui suivit la défaite, exaspéra contre la culture latine et dont certains écrivains comme Spengler et Keyserling, fidèles à l'héritage de Fichte et de Hegel, se tournent résolument vers l'Orient natal, pour lui demander le secret d'entreprendre, à neuf, la création, l'évaluation et le partage du monde — en Russie, où le schisme limita toujours l'influence formatrice de l'idée chrétienne, qui ne connut pas de Moyen âge, ne fut occidentalisée que par force, reçut de l'Occident surtout la corruption et les erreurs, et où le bolchevisme rêve de prendre la tête des forces conjurées de l'Asie pour les lancer contre l'Europe et la submerger.

« Philosophie allemande, mysticisme russe, telles sont les voies choisies, reconnues par avance, et l'idéalisme, le masque où les Asiatiques dérobent leur regard dévorant pour nous séduire et se faire mieux entendre, soutenus, aidés dans leurs entreprises hostiles à l'espèce par les transfuges de toutes les nations européennes, les apostats de toutes les confessions, par les sectateurs de toutes les aberrations religieuses qui forment avec eux le concile œcuménique des hérésies coalisées, c'est avec nos pires idées qu'ils travaillent pour les retourner contre nous » (p. 131).

Mais M. Massis s'étend davantage, comme de juste, sur le péril asiatique lui-même. On ne saurait mieux définir dans ses notes essentielles les erreurs des philosophies orientales, montrer de façon plus saisissante comment elles consonnent avec les hérésies de chez nous, ni mieux démasquer les desseins véritables la haine qui, sous le couvert de la poésie et de l'idéalisme, animent les propagandistes de l'Est, tels que Rabindranath Tagore, le Mahatma Ganddhi ou Okakura.

Tandis que certains s'abandonnent, regardent comme inéluctable la défaite de l'Occident, l'appellent même de leurs vœux et attendent avec quelque impatience — tel M. Romain Rolland — le déferlement de la vague asiatique, M. Massis ne dénonce le péril que pour provoquer à l'examen de conscience et pour organiser la défense :

L'Europe n'est ainsi menacée que parce qu'elle est infidèle à sa mission et parce qu'elle laisse agir dans son sein des forces diviseuses et subversives. Elle peut conjurer le péril, si elle rejette les erreurs qui la rongent et si elle revient aux sources de sa vie, à la vérité chrétienne. Cela n'est qu'indiqué en des pages trop brèves mais très belles, dont il faut citer au moins quelques lignes :

« Ne paraît-il pas, dans la mesure où notre raison peut en juger, que c'est à l'Europe que Dieu a assigné le rôle de répandre peu à peu, sur la terre, les avantages de la civilisation chrétienne? Et c'est parce qu'elle a failli à sa vocation, qu'elle ne l'entend plus que d'une manière matérielle, profane, usurpatrice, qu'il nous faut, dès l'abord, la défendre contre elle-même, la replacer dans les conditions nécessaires à son propre salut.

» Tous ceux qu'inquiète le destin de l'Occident meurtri sentent qu'en face des puissances menaçantes de l'Asie, il nous faut ranimer le feu sacré de l'esprit religieux...

» D'aucuns cherchent encore à refaire l'unité européenne sur je ne sais quel matérialisme transcendant. L'Europe n'a que trop de ces constructeurs chimériques, ou de ces techniques so-disant réalistes. Ce qui lui manque, ce sont des saints, de ces grands saints à la Vincent Ferrier, comme le Moyen âge en a connu, aux époques difficiles et obscures de la chrétienté... et l'on rêve d'un nouvel ordre religieux... qui bouleverse les cœurs, réveille les esprits à la parole du Christ et recivilise notre monde, car c'est du dedans et d'en haut qu'il faut ravitailler la vie de l'âme...

» Nous ne défendons pas le catholicisme pour l'Occident comme on défendrait le bouddhisme pour la Chine... Nous défendons l'Eglise parce qu'elle est la vérité, qu'elle a les paroles de vie, qui rendent toutes les nations guérissables... L'Eglise catholique est la seule institution qui incarne l'internationalité de l'Esprit, établie dans l'amour du Dieu vivant la parenté universelle.

» Le catholicisme est « le seul assimilateur possible du génie asiatique, le seul interprète valable de la pensée occidentale » (G. de Reynold, *Civilisation et Catholicisme*). Malgré tous les obstacles que nous avons montrés, on ne saurait mettre en doute

que le monde oriental reste, à l'égard du christianisme, plein de disponibilités;... des amorces existent, encore ensevelies sous les erreurs de l'esprit. Mais l'Eglise est assez divine, pour discerner et faire croire ce que la sagesse native de l'Asie contient de naturel désir de la vérité, car celle-ci n'est jamais radicalement détruite en aucun homme. Cette vérité, nous avons le devoir d'en témoigner pour l'aider à la connaître, et cela sans compromis métaphysique, sans défaillance de doctrine.

» Il ne s'agit pas, du reste, de latiniser l'Asie, mais de la christianiser, de lui porter un christianisme qui ne soit pas solidaire avec des formes de vie périssable, un christianisme universel, dépouillé de tout vêtement national, un pur catholicisme, c'est-à-dire un même amour, une tradition unique, une même vérité. Le Christ seul, placé au centre de tout, peut réconcilier l'Orient et l'Occident. *Ut sint unum.* »

Ces pages font dignement écho aux enseignements de Pie XI sur le Christ-Roi, à ses appels pour le développement de l'activité missionnaire, à ses efforts pour l'établissement, dans tous les pays de missions, d'une hiérarchie indigène, aux objurgations de tous les Pontifes pour le retour aux saines disciplines philosophiques. Un grand pas serait fait si les jeunes Asiatiques qui viennent étudier dans nos Universités d'Europe, au lieu d'y retrouver des erreurs orientales dans un état parfois très inférieur qui doit forcément leur inspirer du mépris pour notre culture, prenaient contact avec la doctrine qui a fait l'Occident avec la pensée catholique, sous les espèces de la Sagesse thomiste, et avec les vrais mystiques entendus comme ils parlent et non interprétés, par la plus insupportable violence, selon les postulats bergsoniens ou panthéistes.

Un livre comme celui-ci, par l'âme dont il témoigne, par les réflexions qu'il suggère, les prières qu'il suscite, les énergies qu'il peut réveiller, est une bonne arme pour la défense de l'Occident, un précieux élément de la victoire, qui ne sera pas celle de l'Occident, mais celle du Christ. L'Orient sera vaincu sans être humilié si c'est Jésus qui est son vainqueur.

M.-B. LAVAUD, O. P.

La chasteté de l'Art chrétien⁽¹⁾

Dans la première de ses lettres à Jacques Rivière, qui réclamait son aide dans sa recherche de Dieu perdu, Paul Claudel, alors ambassadeur de France à Tien-Tsin, disait : « La chasteté vous rendra vigoureux, prompt, alerte, pénétrant, clair comme un coup de trompette, et tout splendide comme le soleil du matin. La vie vous paraîtra pleine de saveur et de sérieux, le monde de sens et de beauté. »

Ainsi donc au jugement de l'un de nos plus grands écrivains modernes, qui ne s'est pas contenté de survoler le monde, ce qui, dans toute la force du terme, rend beau le jeune homme, c'est la chasteté.

La chasteté confère au jeune chrétien, le je ne sais quoi d'achevé, qui vient de la compréhension du sérieux de la vie, du « pourquoi » des choses, fait le penseur, le poète, l'artiste, tourne enfin en prière la contemplation de la beauté.

Analysant le concept *temperantia*, qui inclut celui de *castitas*, saint Thomas en donne la raison. La chasteté, dit-il, est la belle vertu. Sans contredit, elles sont belles, toutes, mais celle-ci l'est excellemment, parce qu'en elle brillent les notes caractéristiques du beau, la mesure, la proportion harmonieuse, et surtout parce qu'elle bride, avec une éminente énergie, les instincts bas de l'homme-animal *Animalis homo*.

Chasteté, c'est respect de la hiérarchie des facultés, de l'ordre des valeurs; c'est le corps mis à sa place, en face de l'âme, et

(1) Allocution prononcée à l'Institut Jean Béthune, rue d'Irlande, à Saint-Gilles, Bruxelles, le 17 juillet.

sujet; c'est l'âme soumise à la *réalité* invisible, tenue dans la ligne des vertus théologiques et de leur centre qui est Dieu.

* * *

Or, outre la mesure et l'harmonie, qualités communes à tout ce qui prétend au grand charme de l'art, il y a, dans l'art chrétien, une qualité quasi spécifique, qu'exige sa mission de « révéler » le sens divin du monde et le « secret » du royaume fondé ici-bas par Jésus-Christ, c'est de proscrire sans merci ce qui, de près ou de loin, rappelle les bas instincts de notre nature.

L'art chrétien doit particulièrement rayonner de la vertu morale de chasteté chrétienne, et, pour reprendre une image un peu triviale d'Emerson, il doit « filtrer la nature à l'alambic » de la chasteté.

Annonciations de Fra Angelico ou de Maurice Denis, splendides comme le soleil du matin!

Anges, saints et saintes de Reims, d'Amiens, de Chartres, vigoureux, prompts, alertes, clairs comme le son de la trompette!

Madones à la miraculeuse candeur de Bruges!

Clochers montant comme la flamme allumée là-bas, sur la colline, par des pâtres!

Choncq clotiers, majestueux de lyrisme, à Tournai!

Sainte Chapelle, à Paris! Sainte vraiment.

Facès merveilleuses du prisme de la chasteté, plus étincelant que les neiges éternelles.

* * *

Comme tout art digne de ce nom, l'art chrétien *reconstruit* les êtres, les choses, les scènes de l'histoire, mais sur le plan de la chasteté.

Ce qui n'est aucunement reconstruit, écrivait Marc Boasson, dans une de ses admirables lettres de guerre, est dénué de vie artistique véritable.

Dans toute œuvre d'art éclate une *forme*, au sens scolastique de ce mot, resplendit une poussée significative d'harmonie et de vie, une certaine « âme des êtres », très mystérieuse d'ailleurs, mais que l'artiste, né poète, découvre plus aisément que nous, capte, conquiert, fusionne avec sa propre âme, pour créer ainsi un être nouveau, l'œuvre d'art, où l'homme s'est vraiment ajouté à la nature, *homo additus naturæ*, et dont « la ressemblance avec la nature, selon la remarque de Jacques Maritain, est plus profonde et plus mystérieuse qu'aucune évocation directe ».

Or, l'art chrétien est mieux que cela. Il est l'art de « l'humanité rachetée par le Christ ».

Il exprime « le dessein gracieux par lequel Dieu appelle l'humanité à des relations avec Lui dépassant nos aptitudes et tendances naturelles ».

Il reflète « la simplicité, la pureté, le désintéressement, qui sont ses dispositions les plus favorables pour y atteindre ».

A travers l'art chrétien transparaît la grâce sanctifiante avec son irradiation de chasteté; lumière paisible filtrant parmi l'albâtre du visage, jaillissant dans l'éclair du regard, s'épandant dans une attitude d'homme et jusque dans la splendeur d'un paysage; mais comme ingénument, sans effort apparent, sans avoir été voulu, pour ainsi dire. La création en est transfigurée. C'est comme une *reprise* de création; ou encore la création continuée, haussée.

A une condition, c'est que l'artiste vive en chrétien authentique, c'est qu'il aime cette vie en Dieu pour elle-même, sincèrement, humblement.

A cette condition, la nature ne lui donnera jamais que des *ébauches*, qu'il achèvera, non pas en poète seulement, mais en *croquant*; qu'il baignera du soleil de l'âme — *o sol salutis* — du soleil salutaire qui pénètre l'âme à fond, pour faire lever ensuite, sur l'œuvre d'art, la gloire même de Dieu.

Gloria Domini super te orta est...

Lorsque se dresse un artiste vraiment chrétien, un Fra Angelico, un Maurice Denis, la nature s'illumine comme sous les rayons de la face de Dieu.

Elle se reconstruit à la lumière trois fois sainte.

Surge, illumine, Jerusalem... Ecce rex tuus... sanctus, impollutus, segregatus a peccatoribus...

Voici ton roi; il te *reconstruira*, sur un nouveau plan, celui de la chasteté, de la sainte chasteté, où ne se trouve pas un atome de la boue du monde.

L'accent de la chasteté chrétienne se reconnaît non pas tant au choix du sujet qu'à la manière de le traiter; à la *clarté* de la *composition*; si le point de vue de l'auteur peut se trouver sans

qu'il faille un tour de force; si les lignes n'ont rien d'entortillé, les masses rien de surchargé; si le rythme, riche de sens, vibre à l'unisson d'une *idée* — noble, sans doute, au sens moral — exprimée ou sous-entendue.

Il se voit tout de suite *au dessin, au trait, au modelé*.

Le dessin doit être anatomiquement juste, mais non pas d'une justesse mathématique, d'une exactitude servile. Sa plus belle note est la *sponjanbilité*. Il exige une grande liberté d'allure, surtout dans l'art chrétien, où il va loin, prétend suggérer l'infini, l'ineffable, et nous élever jusqu'à cet ordre de la Charité, que définit si lumineusement Pascal, où ne peut suffire, moins que jamais, la technique, pour ainsi dire, géométrale, apprise dans les écoles.

Giotto, Angelico, Memling, Maurice Denis ont une langue à part, inspirée, mystique, qui sort du cœur profond; langue à peine connue de nous, qui nous surprend d'abord, mais qui, une fois entrée dans le champ de notre conscience, nous apparaît comme « religieuse », comme digne des complaisances du Seigneur, parce qu'un cœur s'y découvre, un désir y parle, une prière s'y accroche comme une goutte de rosée du ciel. *Rorate celi desuper...* Langue simple, pure, désintéressée. Et parfois d'une émouvante gaucherie.

Gaucherie des primitifs! Souvent moquée! Mais par ceux-là surtout qui n'ont pas le « sens du beau » très raffiné, qui n'ont pas, non plus, ce que j'appellerais volontiers le *goût moral*.

Sous la pression intense de l'émotion, notre corps se *déforme* quelque peu, et prend parfois d'étranges attitudes; ses lignes générales se brisent, se tordent, comme l'arbuste sous l'ouragan.

Rien de plus *gauche* que l'explosion de la douleur.

Je vois encore, au souvenir, ce haut personnage de la noblesse, au moment où l'on glissait dans le caveau le cercueil contenant le corps de son fils aîné frappé par le noir bûcheron, en plein jeu, dans le cour du collège. Il se tenait droit et ferme, le pauvre père, durant la messe des funérailles, fai ant effort. Mais lorsque sous terre descendit la petite « châsse » avec les « reliques » tant aimées, le fier baron s'écroula sur lui-même, comme si tout à coup se déboitaient ses os. Devenu tout à coup un vieillard, il sanglotait comme une Madeleine, une de ces Madeleines tragiquement gauches de Metsys, de Memling.

Gaucheries trop naturelles hélas! que celles-là!

Mais, déjà, quel est le *dessinateur* qui les traduira sans trembler?

Que sera-ce donc de l'*extase* des saints, d'un Curé d'Arles, par exemple, quand l'âme, proie de l'Aigle divin, lâche son corps, comme un manteau inutile? Eh! je voudrais vous voir représenter sans *gaucherie* le bon M. Vianney se roulant au bas de l'autel, « comme un chien, disait-il, aux pieds de son maître? »

Que sera-ce, s'il s'agit de traduire le *don plénier* de soi? Quand, par exemple, — et je songe à l'aquarelle de Maurice Denis — quand des hommes — et quels hommes! les premiers jésuites, Ignace, Xavier, Laynez, Salmeron, Rodriguez, Bobadilla, Pierre Lefebvre — se donneront, mais se donneront aux âmes, jusqu'au bout du monde; et que Pierre Lefebvre, le seul d'entre eux qui soit prêtre, ayant pris, dans le ciboire, le *Don* suprême, l'*Abandon* suprême, tous ses compagnons ouvriront bras, lèvres, cœurs, avec l'enthousiasme du plus ardent offertoire, du plus sublime holocauste.

Le don de soi, sincère, est toujours *gauche*.

Y a-t-il rien de plus *gauche* qu'une soudaine caresse de mère, qu'un baiser furtif d'enfant, qu'une déclaration d'amour?...

Ainsi tout un ordre existe de sentiments, les plus *chastes*, remarquez-le, de notre vie, qui impriment à nos gestes une *gaucherie*, signe irrécusable de vérité, de sincérité.

Alors, le peintre — ou le sculpteur — ne peut que bégayer comme l'enfant, mais un enfant de génie; avoir la simplicité, la pureté, le désintéressement de l'amour de l'enfant, la candeur de son petit âge. C'est ce qu'on nomme précisément le *don d'enfance*, tant prôné par le Christ; et qu'un artiste n'utilisera pas s'il n'a d'abord arraché, jusqu'à la dernière fibre, tout vestige d'Académisme dans son cœur.

Parlant récemment de Maurice Denis, M. Chereï, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, disait: « Il aime les enfants... C'est autour de Notre-Seigneur qu'il les assemble, dans la lumière apaisée, violette et nacrée du soir. Ils font cercle autour du Maître, et le plus petit s'avance décidé et *gauche* comme une jeune âme masculine, déjà prête à l'indépendance, mais saisie jusqu'au remords par la simple bonté de Dieu ».

Et il ajoutait: « Pour notre imagier et par lui, l'art est une sanctification de la nature. En lui, la beauté des choses créées

chante un hymne à la lumière de Dieu; ses nudités *ne sont jamais charnelles*; il ne trouble pas, il illumine; il émeut jusqu'au fond de l'âme, mais après avoir fait passer l'âme par le recueillement. »

Soit pour la peinture, la sculpture, les arts mineurs, direz-vous peut-être. Mais l'architecture religieuse peut-elle avoir ce reflet de *chasteté* dont vous parlez?

Oui, même l'architecture religieuse moderne. Dédaigner l'ornement inutile, le surchargé, c'est mettre l'accent de chasteté; comme de chasser le *formalisme*, sous tous ses aspects.

Tourner en ornement à la gloire de Dieu tout ce qui doit soutenir un édifice, c'est encore mettre l'accent, et avec une splendeur véritable, de chasteté.

Viser à l'expression sobre, sincère, loyale, c'est chasteté. Des monuments du passé extraire l'esprit, le miel; saisir le *fluide* éternel qui les traverse, et le passer à d'autres œuvres, celles d'aujourd'hui, c'est être artiste; mais fondre les grandes traditions saines dans sa propre expérience intérieure, écouter battre leur rythme éternel dans son propre cœur, être soi enfin, en proscrivant les *habits* empruntés, les *accessoires* à la romane, à la gothique; être soi en rejetant le masque et le travesti; c'est être fort, vigoureux, alerte, intelligent, pénétrant, c'est être chaste, comme le définit si bien Paul Claudel.

Si depuis cinquante ans, notre art chrétien, en Belgique, est demeuré dans son ensemble, un art chaste, nous le devons, pour une grande part, malgré quelques déficiences, très explicables d'ailleurs, aux Ecoles Saint-Luc.

Dans ces Ecoles, artisans ou artistes — car, à mes yeux, c'est tout un — n'apprennent pas seulement à mettre, dans leur propre vie, la vertu qui, selon Paul Claudel, rend vigoureux, prompt, alerte, pénétrant, clair comme un coup de trompette, tout splendide comme le soleil du matin; ils n'y apprennent pas seulement

à comprendre le sérieux de la vie, à savourer la beauté du monde, se préparant, de la sorte, à créer leurs œuvres à leur image et ressemblance; mais ils se sont dressés à s'assimiler, après les avoir compris, les arts chrétiens du passé, l'esprit du solide et pieux roman, l'élan de logique et d'amour prestigieux chez les gothiques, la probité des arts mêmes industriels du Moyen-âge, l'ampleur d'envolée de quelques chefs-d'œuvre de la Renaissance; ils se sont dressés à la facilité d'exécution, à l'habileté, au tour de main, travaillant d'après nature, d'après modèle, si possible, rarement d'après les livres; pour s'affranchir bientôt de tout esclavage d'imitation, suivre, chacun, son propre tempérament, écouter l'appel intérieur de la vocation, sans quoi rien ne se crée de beau ni de grand; et donner enfin à leur talent, nourri et mûri dans la tradition, destiné à s'épanouir dans le présent où nous sommes, la plus libre carrière.

Ici même, à Bruxelles, nos adversaires les plus irréductibles vous rendaient, hier encore, publiquement, le plus bel hommage que puisse envier une Ecole d'art, et qui est de former des artisans et des artistes à la hauteur des découvertes et des préoccupations de notre temps.

Heureux donc vous êtes, Messieurs, de puiser, à l'Institut Béthune, avec la science et la vertu qui font l'artiste chrétien, ces qualités que, tout récemment, à propos du trois cent cinquantième anniversaire de Rubens, M. André de Poncheville signalait comme le diadème du roi de la peinture flamande :

- « L'amitié avec Dieu qui découle de l'état de grâce,
- « La vie harmonieusement épanouie,
- « L'équilibre des forces physiques et intellectuelles,
- « Le divin plaisir de recréer le monde autant que le permet l'auteur de la Création. »

CHANOINE TH. BONDROIT.

Les idées et les faits

ITALIE

La pression italienne

D'après un article de *** dans le Correspondant.

Comme on arrive très vite au superlatif en politique intérieure, surtout avec les servitudes inéluctables d'une situation économique et financière fort délicate, c'est fatalement à l'éclat d'une politique étrangère effervescente que le Fascisme est contraint de demander sa consécration.

Non que la situation de l'Italie, tard venue dans le cercle des grandes puissances, ne soit à certains égards fort difficile. Sa population s'accroît notablement tous les ans — 470,000 âmes en 1926 —; l'émigration, rendue plus difficile depuis la paix, a tendance à être regardée comme un pis-aller. Le « Duce » a transformé radicalement le moral de la nation : il n'est pas en son pouvoir de multiplier des ressources limitées par la pauvreté naturelle du sol et du sous-sol. L'Italie est un pays agricole; ses importations de blé n'en atteignent pas moins 15 millions de quintaux par an. La situation est plus défavorable encore dans le domaine de l'industrie. Les combustibles sont absents; le minerai de fer n'existe qu'en quantité insignifiante. Cependant M. Mussolini a poussé de toutes ses forces au développement de la grosse industrie, et la production annuelle d'acier dépasse, en ce moment, 1,500,000 tonnes. Aussi l'Italie réclame-t-elle des débouchés et des terres. Mais les colonies italiennes — Somalie, Erythrée, Cynénaïque et Tripolitaine, le Dodécanèse — ne constituent qu'un domaine de second ordre et dont l'avenir reste incertain. Du reste l'opinion italienne a été très lente à s'intéresser à cette question et il ne semble pas que les délégués italiens à la Conférence de la Paix aient fait part en 1919 d'un sens colonial particulièrement avisé, allant jusqu'à refuser à cette date, sous des prétextes quelconques, ou même sans raison, une partie de la Somalie anglaise, le Tibesti et le Berkou.

Certaines des revendications italiennes dans ce domaine n'en sont pas moins parfaitement justifiées. Malheureusement, abstraction faite des mises en demeure sur un ton inadmissible de la presse italienne, la pression italienne s'exerce, sous prétexte d'expansion

nécessaire, dans des directions infiniment dangereuses pour la paix de l'Europe. A preuve la récente affaire albanaise, qui est bel et bien l'indice d'une poussée dans les Balkans préparée de longue date et qui ne nous dit rien qui vaille. Et quels symptômes inquiétants que cette accumulation depuis janvier de formidables approvisionnements dans les ports de Bari, d'Ancône, de Tarente? Que le déplacement de nombreuses escadrilles de la frontière alpine à celle de Yougoslavie? Que le détachement en Albanie de nombreux officiers instructeurs et ingénieurs, les envois d'armes et de munitions?

Et que dire du langage de la presse officielle italienne — il n'en existe plus d'autre — prenant prétexte de la moindre occasion pour proférer contre la France de sourdes menaces?

La lecture régulière des quotidiens transalpins produit une impression franchement désagréable. Le midi méditerranéen y est journellement considéré comme une colonie italienne en attendant d'être promu *terra irridenta* : Marseille par exemple serait une ville italienne où les vieilles napolitaines sont forcées de vivre à côté des filles publiques qui, celles-là, sont toutes Françaises! M. Briand est périodiquement accusé des plus noirs desseins; la France présentée à l'opinion comme assoiffée d'aventures et de conquêtes, comme préparant un mauvais coup contre l'Italie désarmée et pacifique. Les résultats de la politique coloniale française sont systématiquement dénigrés; l'hypothèse d'une cession de territoires est journellement envisagée!

Certains faits précis, s'ils ne justifient encore aucun cri d'alarme, laissent l'impression qu'une hostilité systématique à l'égard de la France est déjà passée du domaine des éventualités dans celui des réalisations pratiques. C'est ainsi que la densité des garnisons du temps de paix dans le voisinage de la frontière française a été notablement augmentée; qu'un nouveau corps d'armée est installé à Alexandria; que depuis plusieurs mois les travaux de routes et de fortifications dans la région comprise entre le Mont Cenis et la Méditerranée ont été repris avec une insistance tout à fait caractéristique, encore que certaines informations parues à ce sujet dans la presse soient notablement exagérées et que toute inquiétude immédiate au sujet du théâtre d'opérations alpin soit déplacée. L'avenir est par contre sensiblement moins clair.

Voici brièvement résumés les premiers résultats tangibles de la réorganisation de la puissance militaire italienne dont M. Mussolini s'est fait l'âme. Sur un total de 30 divisions, 18 sont stationnées en Italie continentale, 12 seulement réparties entre la Sicile, la Sardaigne et la Péninsule. L'aviation est concentrée presque tout entière dans le triangle Rome-Milan-Turin. On prévoyait que le 1^{er} juillet, 1123 appareils seraient en service, et le programme actuellement en cours de réalisation prévoit presque le triplement de ce chiffre dans trois ans au plus. Contre qui ces armements sont-ils dirigés? Un article du *Popolo d'Italia* parle des bases d'aviation de Nice, Ajaccio, Liubliana, Cattaro... A bon entendeur salut.

Le maréchal Badoglio, secondé par un état-major restreint mais trié sur le volet rempli, en vertu du décret-loi du 6 février 1927, les fonctions de chef d'état-major général, conseiller stratégique en temps de paix du chef du gouvernement, dont il reçoit les directives nécessaires. Le décret en question vise à enlever à l'état-major général son caractère bureaucratique et à le transformer « en un organe de combat où l'on doit sentir la passion pour la préparation à la guerre ».

Les forces régulières italiennes se doublent d'une milice nationale, toute puissante de l'autre côté des Alpes; c'est une véritable seconde armée. Elle se décompose en un certain nombre de catégories dont l'importance varie, parmi lesquelles la plus nombreuse est la « milice volontaire de sûreté nationale » forte de 130 légions. Celle-ci, ossature même du fascisme, a sous une étroite dépendance tout le territoire italien divisé en 15 zones, placées chacune sous les ordres d'un consul. Les légions comptent de 1,300 à 1,500 hommes : commandées par des proconsuls, elles se divisent en 3 à 6 cohortes, elles-mêmes subdivisées en 3 centuries de 4 manipules de 25 hommes.

En cas de mobilisation — le système en est admirablement compris — les autorités fascistes peuvent mettre sur pied en quelques heures de 250 à 300,000 hommes très sérieusement encadrés et armés. Ce ne sont là encore que des fantassins, pourvus cependant de mitrailleuses, d'un service médical complet et de quelques détachements de radio-télégraphistes. Dès à présent, la tendance s'accroît de plus en plus à créer des centuries de spécialistes. Bien que les unités permanentes de milice (centuries effectives et états-majors de légions) aient une existence complètement indépendante de l'armée, le service y est entièrement assimilé à celui qui s'exécute dans l'armée régulière. Seuls des candidats réputés d'une moralité exemplaire et dont le loyalisme est indubitable sont embrigadés dans les régions fascistes.

On ne saurait nier ni l'esprit de discipline absolu de la milice italienne, ni son entraînement à la bataille. Son rôle en cas de conflit reste ailleurs quelque peu imprécis et mystérieux, et on ne saurait nier qu'entre elle et l'armée il existe un état de défiance mutuelle.

En vertu d'une circulaire récente, le corps enseignant — instituteurs et professeurs — est obligatoirement inscrit au fascisme; les jeunes garçons sont pris dans l'engrenage fasciste à partir de leur huitième année. Jusqu'à 14 ans, ils restent dans les *Balilla*, où l'on apprend la marche à rangs serrés et où l'on fait de l'éducation physique. A partir de 14 ans (et jusqu'à 18) les jeunes gens sont versés dans les groupes d'*avan-guardisti*; à 18 ans ces derniers le sont d'office dans les légions de la milice volontaire. Toute cette organisation est de caractère exclusivement fasciste.

Les séances d'instruction des *Balilla* et des *Avan-Guardisti* sont suivies par la jeunesse actuelle avec enthousiasme. Elle sait qu'on l'y prépare à la guerre et elle se fait — ce qui est fort dangereux — à l'idée de l'inéluctable nécessité de cette guerre pour consacrer la grandeur de l'Italie.

Somme toute, presque toute la jeunesse de ce pays est orientée vers la guerre. Ce serait là un symptôme alarmant, si l'industrie italienne était monstrueuse et totalement indépendante de l'étranger. Heureusement pour la paix, il n'en est rien.

D'autre part, la politique de revalorisation de la lire a mis presque complètement l'Italie sous la dépendance des États-Unis, peu enclins à financer, on le sait, un nouveau conflit italien. Il convient encore d'ajouter que si le réseau routier italien est d'une densité suffisante, la viabilité en reste médiocre. Son amélioration fait, il est vrai, l'objet d'efforts considérables, et les « autostrades », routes spécialement réservées aux automobiles et sur lesquelles quatre véhicules peuvent circuler de front, constitueront, au fur et à mesure de leur achèvement, d'excellentes roades au pied des Alpes, entre les fronts français et Yougoslave.

D'une façon générale cependant le bilan de la préparation à la guerre ne paraît pas favorable au déclenchement d'un conflit, surtout vu le caractère très instable du moral qui constitue aujourd'hui l'élément essentiel de l'actif militaire italien. La frontière française des Alpes ne semble pas dès lors sérieusement menacée pour le moment; d'autre part, les discours d'intimidation périodiques de M. Mussolini ne visent pas le présent. Le dernier en date envisage les années 1935 à 1940 comme celles où l'Italie sera capable de parler haut et ferme. Mais d'ici là...

Cependant la France ne doit pas se laisser aller au gré des événements: loin de là. L'Italien est devenu farouchement orgueilleux de son nom et de sa patrie. L'ouvrier lui-même a changé de mentalité. Les instituteurs tous ultra-nationalistes, élèvent les enfants dans le culte de la plus grande Italie. La majorité du peuple non seulement admet l'idée d'une guerre prochaine, mais l'accueille avec enthousiasme. Deux fois déjà le « Duce » a voulu la guerre depuis son avènement; deux fois le maréchal Badoglio a refusé d'en prendre la responsabilité. Et il est de fait que tout est possible de la part de l'état-major fasciste, avec lequel l'incident le plus banal peut tourner au tragique avant même qu'on ait pu se rendre compte de la situation.

L'Italie ne comprend pas la France, et c'est là que gît le nœud du problème.

Si les piqures d'amour-propre que lui inflige la presse française sont pénibles à l'opinion italienne, comment ne pas constater que les organes du Cartel n'ont jamais attaqué qu'un régime, alors que la presse italienne reste perpétuellement déchaînée contre la France tout entière.

Quoi qu'il en soit, le perpétuel négatif dans lequel a évolué jusqu'à ce jour l'attitude française à l'égard de l'Italie ne saurait cependant infiniment durer sans grave danger. Il importe au plus haut point que la France inaugure une politique italienne fondée sur un fait patent: le peuple italien joint désormais à son fonds naturel de sentimentalisme un souci très avisé des réalités les plus concrètes.

IRLANDE

Michael Collins et l'Irlande nouvelle.

D'après un article de M. J. A. Strahan, dans *The English Review*, de juillet 1927.

L'agitation sud-africaine au sujet de la question du drapeau — dans cette question la Grande-Bretagne n'a pas encore pris position officiellement, mais à en juger par le langage de la presse, l'opinion britannique sympathise certainement avec les *Union Jackistes* — étonne surtout l'étranger parce qu'elle suit de si près les événements analogues d'Irlande.

Un beau dimanche, avec le consentement préalable du Parlement britannique, l'*Union Jack* a été amené sur tous les édifices publics d'Irlande après y avoir flotté huit siècles durant; il a été remplacé par le drapeau tricolore des rebelles. Les habitants d'origine anglo-saxonne de l'Irlande du Sud ont été abandonnés à leur sort; ceux du Nord-Irlande ont été traités à peu près comme s'ils étaient des traîtres pour avoir refusé de renoncer à l'emblème dont les plis les avaient vu naître.

Pourquoi, se demande l'étranger, ce qui était parfait dans l'Irlande du Sud ne le serait-il plus dans le Sud-Afrique?

Cet étranger ne comprend pas non plus pourquoi le feldmaréchal Sir Henry Wilson, assassiné dans les rues de Londres pour avoir dit qu'il ne fallait pas que le drapeau britannique fût amené dans l'Ulster, a été oublié; alors qu'un Mike Collins qui assassina tant de monde de derrière les haies et finit par l'être à son tour par ses collègues insurgés, a été promu au rang de héros.

Certes, à certains points de vue, ce Collins excite — si on peut le comparer aux politiciens qu'il a remplacés — l'admiration. Il ne recherchait aucun intérêt personnel; il était attaché à sa patrie; il n'hésitait ni à risquer sa vie, ni à verser le sang des autres pour conquérir la liberté et pour faire de son pays une Irlande d'où seraient entièrement bannies la langue, la civilisa-

tion et les lois de l'Angleterre. Ce qui ne l'empêchait pas, du reste, de parler aussi peu l'irlandais que les 9/10 de ses compatriotes, alors que les seules lois irlandaises étaient les « lois Brehon » aussi peu applicables dans la verte Erin que celles des Mèdes et des Perses. Fanaïque, Collins l'était, mais il n'avait rien d'un imbécile. Et le courage et l'esprit de sacrifice lui étaient certainement propres. Ce qui ne l'empêchait pas d'être astucieux et rusé : à preuve son attitude affable envers ceux qu'il se préparait à occire.

Collins vit le jour dans la partie ouest du comté de Cork où son père était fermier. Celui-ci n'apprit pas à son fils l'irlandais, négligence due à une tradition datant de l'époque des évictions et des famines : les parents craignaient de nuire à l'avenir matériel de leurs enfants en leur enseignant leur langue natale. Collins commença par entrer au *Post Office* de Londres, puis quitta le service gouvernemental anglais, mais continua à gagner sa vie en Angleterre jusqu'au moment où pour ne pas avoir à entrer dans les rangs de l'armée il retourna à Dublin. A ses patrons il dit qu'il allait entrer au régiment ; ils crurent naturellement qu'il voulait parler d'un régiment destiné à combattre pour la cause anglaise, alors que Collins avait en vue un régiment destiné à faire la guerre à l'Angleterre. Aussi pour le récompenser de son patriotisme lui offrirent-ils une gratification. Collins accepta !

Il arriva à Dublin assez tôt pour prendre part à la révolte de Pâques 1916, révolte qui, raconte son biographe, prit entièrement à l'improviste le Gouvernement de Dublin. S'il en était véritablement ainsi, ce gouvernement détenait certainement le record de l'imbécillité. Une semaine avant l'insurrection, tout le monde savait à Dublin à quoi s'en tenir. Les 9/10^{es} de la population regardaient ce qui allait se produire avec répugnance et eussent approuvé n'importe quelles mesures ayant pour objet d'empêcher l'explosion. Mais gêné par son passé, le gouvernement libéral ne fit rien. Il avait permis aux volontaires de l'Ulster de s'armer ; comment pouvait-il interdire à ceux du Sinn Fein de le faire à leur tour ? Pourtant il n'y aurait eu là aucune incon séquence puisque ceux-là avaient eu pour objet de maintenir l'union entre l'Irlande et la Grande-Bretagne, tandis que ceux-ci, alliés aux ennemis de l'Angleterre, voulaient chasser les Anglais d'Irlande et créer dans le voisinage immédiat de la Grande-Bretagne un territoire ennemi.

Comme quelques mois après l'écrasement de la révolte M. Straham suivait la rue Sackville à Dublin, son compagnon, un membre du barreau irlandais, lui dit : « Voyez ces ruines. Elles ont été accumulées rien que pour chasser du *Post Office* deux ou trois cents hommes armés. Après que ces derniers se furent rendus, on en jugea et on en fusilla secrètement un grand nombre. Puis on arrêta deux ou trois mille individus dont la plupart n'avaient pris aucune part à la révolte mais qu'on croyait être des Sinn Feiners et on les emprisonna. Puis le vent de la conciliation se mit à souffler et on les relâcha ; ils furent acclamés par la population et sont dix fois plus puissants. Ce sont les Sinn Feiners qui ont gagné la partie. »

D'une façon générale, le régime anglais en Irlande se définissait ainsi : « La contrainte tempérée par la conciliation ». Il a eu pour mot d'ordre : « Ne rien céder à la justice, tout à la violence. » C'est pour cela que ce régime a fait faillite, alors qu'une série d'exemples démontre que la contrainte intelligente et systématique eût fini par avoir gain de cause en Irlande.

Depuis la sécession des colonies américaines, la disparition du drapeau britannique à Dublin est le premier cas de ce genre. Sera-ce le dernier ? Telle était la question que se posaient les Anglo-Irlandais du Sud-Irlande, les Anglo-Ecossais du Nord, dégoûtés, les uns comme les autres, du régime faible et efféminé d'une Angleterre émasculée. Les compatriotes de Castlereagh, de Canning, de Wellington, de Gough, de Wolseley, de Roberts, de French,

de Beatty, de Wilson regardaient avec terreur ce qui leur semblait être le premier pas vers la dissolution de l'Empire. Avaient-ils donc raison ?

MEXIQUE

Le Dictateur mexicain

Malgré son aversion bien connue pour les journalistes, sauf les radicaux bon teint, Calles s'est laissé prendre dernièrement une interview par un reporter américain, qui relate son expérience dans le *Saturday Evening Post* du 12 mars 1927. Le journaliste, M. Marcossou, rencontra le président au cours d'une tournée d'inspection que celui-ci effectuait dans son train spécial, le fameux train jaune qui servit à tant de ses prédécesseurs. Ce train est accompagné dans ses déplacements par un détachement de troupes composé d'au moins cent hommes armés, avec mitrailleuses, autos blindées et camions que l'on débarque aux arrêts importants. Le Mexique est d'ailleurs à tel point infesté de brigands que tous les trains — voyageurs ou marchandises — sont munis d'une garde armée.

Calles portait un veston gris et un feutre mou. Son aspect extérieur, sans être vraiment remarquable, attire cependant l'attention, à cause de l'impression de force presque brutale qui s'en dégage. Il est grand, large et massif ; on dirait une pièce de granit fait homme. Ses traits sont fermes et durs ; l'expression tendue du visage se radoucit rarement. Ses yeux sont petits et profondément enfoncés dans les orbites ; les cheveux noir de jais grisonnent un peu ; une petite moustache hérissée sa lèvre supérieure. On dit qu'il aurait du sang syrien dans les veines : c'est pourquoi les Mexicains l'appellent « El Turco » (le Turc, car pour eux tout oriental est Turc. En réalité on ne connaît rien de ses origines, qui sont pour le moins mystérieuses. S'il a quelque chose d'oriental en lui, cela n'empêche pas l'ensemble de sa physionomie de respirer l'esprit de combat dont il est animé.

Parmi les membres du gouvernement qui accompagnaient le président, se trouvait Luis Leon, ministre de l'Agriculture. Il est chargé d'exécuter la politique agraire de Calles, laquelle consiste surtout, comme on sait, à confisquer les terres et à les distribuer aux communes ou aux « péons ». Avant d'être promu à cette charge, ce ministre était un « torero » non sans mérite. On y voyait aussi le général Amaro, ministre de la Guerre. Il y a vingt-cinq ans, celui-ci, qui est Indien, marchait nu-pieds et portait des boucles d'oreilles. Aujourd'hui, il est une des figures les plus marquantes du gouvernement. D'autres encore accompagnaient Calles, notamment un nommé Jesus Baraza, qui s'honore d'avoir tué le fameux bandit Villa. Tous ces hommes étaient armés et ne s'en cachaient pas. La majorité des Mexicains du reste, surtout ceux qui s'occupent de politique, considèrent le revolver comme une pièce indispensable de l'habillement.

Calles commença par questionner le reporter sur les personnalités politiques que celui-ci avait rencontrées depuis la guerre. C'est surtout Mussolini et Hindenburg qui l'intéressaient. Comme la plupart des Mexicains, Calles sympathisait fortement avec l'Allemagne pendant la guerre.

Arrivé au terrain où une fête athlétique était organisée en son honneur, Calles montra un groupe d'écoliers qui faisaient la haie : « Voilà les matériaux dont doit être fait le Mexique de demain », dit-il. Et désignant ensuite quelques pauvres péons qui se trouvaient non loin de là, enveloppés dans leur couverture en guise de vêtement : « Ces enfants sont le produit de l'évolution de ces êtres primitifs ».

Ainsi Calles témoignait de son désir sincère de relever le niveau de son peuple. Il est regrettable seulement qu'il cherche à atteindre ce but en violant les droits des autres. De même a-t-il annoncé maintes fois que dans dix ans le Mexique se suffirait à lui-même ; mais depuis son arrivée au pouvoir le pays traverse une crise plus grave que celle de 1915, quand trois présidents étaient en fonctions en même temps.

Tout au long de son interview Calles manifesta ainsi son ambition de réaliser de grandes réformes au Mexique. Le malheur est que loin d'avoir la formation intellectuelle d'un Mussolini, il n'a qu'un esprit borné et sectaire, à peine frotté de vagues connaissances sociales et économiques.